

ÉTUDES ASIATIQUES.

PTOLÉMÉE,

LE NIDDESA ET LA BRĤATKATHĀ⁽¹⁾,

PAR

SYLVAIN LÉVI,

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE.

Les compilateurs du Canon bouddhique en langue palie ont admis parmi les Saintes Écritures un commentaire, le Niddesa. L'ouvrage désigné sous ce titre glose en partie un autre texte sacré, le Sutta Nipāta, qui constitue lui-même un recueil de plusieurs petites collections. Le Niddesa est divisé en deux sections : le Mahā Niddesa « le grand exposé » commente les seize suttas du groupe qui forme, dans le Sutta Nipāta, l'Atthaka vagga; le Culla Niddesa « le petit exposé » commente les dix-huit morceaux du Pārāyaṇavagga. En expliquant la septième pièce de l'Atthakavagga (le Tissa Metteya sutta), l'auteur du Mahā Niddesa rencontre au septième vers le mot *parikissati* « il est tourmenté » et ce mot devient pour lui l'occasion d'un long développement où il énumère des catégories diverses de tourments. Il commence par une longue liste de supplices où les amateurs d'émotions fortes trouveront de quoi frémir; puis il passe à une autre sorte de tourments. « Ou bien encore, sous l'empire des désirs qui dominent son âme, en quête de jouissances, il s'embarque sur le grand océan, tantôt glacé, tantôt brûlé, en butte aux moustiques, aux moucheron, aux vents,

⁽¹⁾ On trouvera réunis à la fin de l'article les textes qui ont servi de base à la discussion.

au soleil, aux serpents, souffrant la faim et la soif; il s'en va à Gumba, à Takkola, à Takkasilā, à Kālamukha, à Maraṇapāra, à Vesuṅga, à Verāpatha, à Java, à Tamali, à Vaṅga, à Elavaddhana, à Suvannakūṭa, à Suvannabhūmi, à Tambapaṇṇi, à Suppāra, à Bharukaccha, à Suratt̥ha, à Aṅgaṇeka, à Gaṅgana, à Paramagaṅgana, à Yona, à Paramayona, à Allasanda, à Marukantāra, à Jaṇṇupatha, à Ajapatha, à Meṇḍhapatha, à Saṅkupatha, à Chattapatha, à Vainsapatha, à Sakunapatha, à Mūsikapatha, à Daripatha, à Vettādhāra; et ainsi encore il est tourmenté, très tourmenté. »

Le même développement reparait sous une forme presque identique dans l'intérieur du Mahā Niddesa; en commentant le quinzième sutta de l'Atthakavagga (l'Attadaṇḍa), l'auteur rencontre au vers 5 l'expression *sallena otiṇṇo* « transpercé par le trait », et il l'explique ainsi: « Pénétré, touché, meurtri, atteint, frappé par la flèche de la passion, en quête de jouissances, il s'embarque sur le grand océan . . . etc. à Daripatha, à Vettādhāra ». Il s'agit donc manifestement d'un développement stéréotypé que le rédacteur du Mahā Niddesa tenait à sa disposition et qu'il utilisait quand l'occasion s'en présentait. Les savants éditeurs du Mahā Niddesa, MM. de Lavallée Poussin et E. J. Thomas, n'ont pas manqué de rappeler à propos de ces passages, deux listes de noms géographiques, contenues dans le Milinda paṇha. La première (p. 359 du texte) semble n'être qu'une variante réduite du même cliché: « C'est ainsi, grand roi, qu'un riche capitaine, quand il a exactement réglé les droits dus au port, s'engage sur le grand océan et s'en va à Vaṅga, à Takkola, Cīna, Sovīra, Suratt̥ha, Alasanda, Kolapaṭṭana, Suvannabhūmi ou tout autre port de mer . . . » L'autre (p. 331) n'a qu'un rapport lointain avec le texte du Mahā Niddesa; Nāgasena cite au roi l'exemple d'un entrepreneur qui voudrait bâtir une grande ville: « Et alors il viendrait dans cette ville pour s'y installer des gens de Saka, Yavana, Cīna, Vilāta, Ujjeni, Bharukaccha, Kāsi, Kosala, Aparanta, Magadha, Sāketa, Suratt̥ha, Pāṭheyya, Koṭumbara, Madhurā, Alasanda, Kasmīra, Gandhāra . . . » On peut encore ajouter à ces deux listes

une troisième (p. 327) plus courte où se retrouvent en partie les mêmes noms : «Saka et Yavana, Cîna et Vilâta, Alasanda, Nikumba, Kâsi et Kosala, Kasmîra, Gandhâra . . . »

La série des ports énumérés par le Mahâ Niddesa se développe comme le tracé d'un vaste périple qui part de l'Extrême-Orient, touche aux côtes de l'Inde, et va se perdre dans les profondeurs de l'Occident. Si nous y rencontrons des noms encore peu connus ou ignorés, nous n'en tenons pas moins des repères sûrs avec Java, Suppâra (aujourd'hui encore Sopârâ, un peu au Nord de Bombay), Bharukaccha (Broach, à l'embouchure de la Narmada), Surattîha (Surat, à l'embouchure de la Tapti), Yona (le monde hellénique), Allasanda (Alexandrie).

Le premier nom de la liste, Gumba, est particulièrement obscur; la forme même en est incertaine, et le choix des éditeurs a varié entre Gumba (p. 154) et Gumbha (var. Kumbha; p. 414). L'énigmatique Gumba-Kumbha évoque le non moins énigmatique Nikumba du Milinda (p. 327) mentionné entre Alasanda et Kâsi-Kosala.

Le second nom, Takkola, se retrouve dans le Milinda (p. 359) où il est précédé de Vaṅga, le Bengale, et suivi de Cîna, la Chine ou terrestre ou maritime. On n'a pas manqué de rapprocher le Τάκωλα ἐμπόριον «Takôla, port de commerce» que Ptolémée place sur la côte de l'Inde transgangétique, au pays de la Chersonèse d'Or (VII, 2, 5). On a tenté à maintes reprises de fixer exactement la position de Takôla sur le littoral. La question a repris un nouvel intérêt depuis que M. Kanakasabhai a suggéré (dans la *Madras Review*, août 1902) l'identité du Takôla de Ptolémée avec la localité de Talaittakkolam que le roi Râjendra Coïa I^{er} (1012-1042) mentionne dans la liste aujourd'hui célèbre de ses conquêtes outre-mer; Talaittakkolam y figure à côté de Mâdamâlingam, d'Ilâmuridesam, de Mânakkavâram. M. Coëdès (*Le royaume de Çrîvijaya*, dans *B.É.F.E.-O.*, XVIII, 6, 1918) a reconnu dans Mâdamâlingam le pays dénommé ailleurs Tâmbraalinga, situé immédiatement au Sud de l'Isthme de Kra. Ilâmuridesam est certainement Sumatra;

Mānakkavāram est non moins certainement le groupe des Nicobars. J'ai moi-même appelé l'attention dès 1896 sur un texte chinois qui semble se rapporter aussi à Takkola (*Deux peuples méconnus*, dans *Mélanges Charles de Harlez*, p. 176) : la notice sur l'Inde incorporée dans les Annales des Leang rapporte le voyage d'une ambassade envoyée par le Fou-nan à l'Inde au temps de la dynastie Wou (222-277). M. Pelliot a donné de ce passage une traduction rectifiée (*Le Fou-nan*, dans *B.É.F.E.-O.*, III, p. 80) que je reproduis ici : « Du Fou-nan, l'ambassadeur quitta le port de T'euou-kiu-li et suivit une grande baie de mer; droit au Nord-Ouest, il entra dans bien des baies et longea bien des royaumes. Au bout d'une année et plus, il parvint à l'embouchure du fleuve de l'Inde. » Si T'euou-kiu-li 投拘利 répond à Takôla malgré la difficulté que fait la sonore initiale (*l'euou* = *du*) de la transcription chinoise, Takôla servait de port au Fou-nan pour ses relations avec l'Inde dans le cours du III^e siècle (M. Pelliot a signalé ultérieurement [*B.É.F.E.-O.*, IV, p. 386] un autre texte relatif à la même ambassade, où le nom du port d'embarquement est réduit à Kiu-li). La carte de Ptolémée qui place Takôla au Sud de l'étranglement qui relie l'Inde transgangétique à la presqu'île de la Chersonèse d'Or, paraît montrer clairement qu'il faut chercher le site de ce port sur la côte occidentale de la presqu'île malaise, au Sud de l'isthme de Kra. C'est en effet la solution la plus généralement admise (Gerini, *J. R. A. S.*, 1897, p. 572; St. Andrew St. John dans *Actes du XI^e Congrès international des Orientalistes à Paris*, 2^e section, p. 230 et suiv.; Blagden, *ibid.*, p. 235 et suiv.; Pelliot, *B.É.F.E.-O.*, IV, p. 386). Cependant les archéologues de Birmanie s'obstinent à localiser Takôla dans le delta de l'Iraouaddy, ou bien du Sittang, près de Bilin; de fait, les cartes du XVI^e et du XVII^e siècle marquent dans cette région un port du nom de Tagalla ou Tagaila (Forchhammer, *Notes on Early History and Geography of British Burma*, II, 7; Taw Sein-Ko, *Indian Antiquary*, XXI, 1892, p. 383; *Arch. Survey of Burma*, Report 1909-10, p. 14; 1915-16, p. 29; 1916-17, p. 27; 1917-18, p. 28;

1918-19, p. 25; Kanakasabhai, *Madras Review*, 1902, p. 251, adopte cette opinion; aussi V. Smith, *Early History of India*³, p. 466).

On a discuté l'étymologie du nom de Takôla. St. Andrew St. John a proposé le môn «*t'kau-lah*» qui signifierait «île plate». Forchhammer partant de l'identité admise Takôla = Taikkala, y superpose une autre identité: Taikkala = pali Goḷamattikā dans l'inscription de Kalyani (datée de 1476), et il explique: *taik* (birman ou môn) = *mattikā* (pali) «construction de terre ou de briques» et *kald* = *gola*, les «Gauḍa» ou «Bengalais». Taw Sein-ko rapporte (*Rep.* 1917-18, § 58) l'interprétation fournie par le Rev. Ba Te, de la Mission baptiste américaine, d'après qui *Takala* signifie «un occidental» en palaung; «les Palaungs sont une branche de la race môme et on doit supposer qu'ils connaissaient Taikkala et son histoire».

On semble avoir perdu de vue que *takkola* est un mot sanscrit régulièrement attesté. Le terme manque, il est vrai, aux dictionnaires d'origine indienne, Amara, Hemacandra, etc. Cependant il faut noter qu'un des manuscrits utilisés par Gaṇapati Śāstrī dans son édition de l'Amara Kośa avec le commentaire de Kṣīrasvāmin et la glose de Sarvānanda (le manuscrit indiqué par la lettre ख) lit *takkolakam* au lieu de *kakkolakam* au vers II, 6, 129-130 d'Amara (II, 6, 3, 31 de l'éd. Loiseleur-Deslongchamps):

atha kolakam

kakkolakam kośaphalam

Ces trois termes synonymes désignent le bdellium, d'après Loiseleur; le Dictionnaire de Pétersbourg, plus prudent, se contente de les interpréter par «une certaine substance odorante». Kṣīrasvāmin commente ainsi: *kolam eva kolakam. karkante 'tra karkaḥ. kolati samstyāyati karkolam. kośe phalāny asya kośaphalam*. Mais le ms. ख lit: *karkante 'tra karkaḥ | kolati samstyāyati takkolam*. . . Et le glossateur Sarvānanda explique sans aucune hésitation: *kolakatrāyam*

karpûragandhitakkolaphale « les trois mots *kolaka* etc. s'appliquent au fruit du *takkola* qui a une odeur de camphre ». Le *Râmâyana*, III, 35, 22 mentionne le *takkola* en même temps que « les fruits odorants » lorsqu'il décrit les forêts situées sur les bords de l'Océan que Râvaṇa contemple en allant rejoindre Marîca :

*agurûṇāṁ ca mukhyāṇāṁ vāṇy upavāṇī ca
takkolāṇāṁ ca jātyāṇāṁ phalāṇāṁ ca sugandhinām.*

Telle est du moins la lecture de la recension de Bombay et de la recension méridionale : le texte du Bengale, reproduit par l'édition Gorresio, remanie le vers et substitue le *kakkola* au *takkola* (III, 39, 22) :

vāṇī ca suramyāṇī kakkolāṇāṁ tvacasya ca

L'alternance *takkola-kakkola*, que nous venons de rencontrer dans l'*Amarakoṣa* et *Kṣîrasvāmin*, reparait donc ici ; nous avons traité déjà de l'alternance *t* et *k* à l'initiale dans un autre travail (*J.A.*, 1923, II, p. 30 et suiv.). Le commentateur Râma, dans ses annotations sur le *Râmâyana*, *ad loc.*, se contente d'expliquer que « les *takkola* sont une espèce d'arbres qui ont des fruits odorants » (*takkolāḥ sugandhiphalā vrkṣaviśeṣāḥ*). *Keśavasvāmin*, dans son *Nânârthârṇavasamkṣepa* (éd. Gaṇapati Sâstrî, *Trivandrum Sanscrit Series*) composé au XII^e-XIII^e siècle, donne le mot *takkola* comme une des significations du mot *kola* employé au neutre (*Nânâliṅgâdhyāya*, v. 288 et suiv.) :

*kolaṁ punar nāpi
vyoṣe 'rdhakarṣe takkole śuṇṭhyāṁ ca badarîphale*

Ainsi il adopte et confirme, pour le texte d'Amara cité plus haut, la leçon suivie par le ms. ३. D'ailleurs, pour l'histoire de la lexicographie, l'ouvrage de *Keśavasvāmin* est un répertoire d'une étonnante richesse. Dans un autre passage du même chapitre (v. 874)

il se sert encore du mot *takkola* pour définir un des sens du terme *bola* employé au neutre .

*klīvaṃ punar bolam iti dhvaṇiḥ
sājye madhuni takkole*

Le Dictionnaire de Pétersbourg n'indique pas ces diverses significations; il ne connaît le mot *bola* qu'au masculin, comme le donne Amara, II, 9, 105; en outre il adopte la lecture *vola*, proscrite par Kṣīrasvāmin. Quant à *takkola* lui-même, le Dictionnaire de Pétersbourg, dans sa première édition, donne comme unique référence le Nighaṇṭaparakāśa de Bāpū Gaṅgādhara, avec l'équivalence botanique : *pimenta acris*; cette équivalence est reproduite dans PW² avec une référence additionnelle au vers du Rāmāyaṇa que j'ai déjà cité. D'après le commentateur Bhaṭṭasvāmin (cité par Gaṇapati Śāstri sur Kauṭalya Arthaśāstra, II, 29), *takkola* pourrait être un autre nom du *bhadraśrīya*, tandis que d'autres interprètes font du *bhadraśrīya* le camphre, le śrīvāsaka, ou le santal rouge :

*kecī karpūram ity āhus takkolam iti cāpare
śrīvāsakam tathā kecī kecī lohita-candanam*

En pali aussi, le mot *takkola* se rencontre, notamment dans les formules du type *tambūlatakkolakaddīni pupphāni adāsi* (*Jātaka*, I, 291, et *passim*) où il est associé à des ingrédients odorants d'origine végétale, feuille de bétel, etc. Childers l'enregistre avec une référence à l'Abhidhānappadīpikā v. 304. Mais en fait, ce vers n'est que la transcription palie du vers de l'Amarakośa, II, 6, 129-130 = Loiseleur, II, 6, 3, 31; il apporte donc un témoignage de plus en faveur de la lecture *takkolakam* de préférence à *kakkolakam* dans le texte d'Amara. Childers reprend le sens de « bdellium » fourni par Loiseleur-Deslongchamps, mais il ajoute : « Une espèce particulière de parfum tiré des baies du kakkola. Le correspondant sanscrit est *kakkola*. La forme singhalaise est *takul*, d'après Subhūti. Pour la

dissimilation consonantique, comp. *kipillika*, *tikicchati*, *phásulikā* ». Le nouveau Dictionnaire pali de la Pali Text Society ne fait que répéter l'interprétation donnée par Childers. Trenckner dans ses *Notes sur le Milinda-pañha* publiées quatre ans après le Dictionnaire de Childers, en 1879 (et réimprimées dans le *Journal of the Pali Text Society*, 1908) cite le mot *takkola* comme un exemple de dissimilation consonantique (p. 59; *J.P.T.S.*, p. 108) : « . . . *takkola* (Abhidh., v. 304) correspond à *kakkola* dans le vers parallèle de l'Amarakośa; dans le Milinda, c'est aussi le nom d'un pays, peut-être le sanscrit *karkoṭa* . . . ». E. Muller dans son *Index des noms propres en pali* (*J.P.T.S.*, 1888), s. v. *Takkola*, reproduit le même rapprochement avec le sanscrit *karkoṭa*. W. Geiger dans son récent ouvrage sur le pali (*Grundriss der Indo-Arischen Philologie*), au chapitre Dissimilation, § 47, répète Childers et Trenckner, mais introduit une réserve : « *Takkola*, bdellium, Abhp. 304 = *kakkola*; pourtant le sanskrit a aussi *takkola*; en singhalais *takul*. Le nom de pays *Takkola* Milp. 359, 28, est peut-être = *Karkoṭa*. » Observons en passant que ce nom de pays *Karkoṭa* ne se rencontre qu'une fois dans le Mahā Bhārata, VIII, 2066, dans une énumération de peuples dépravés (*durdharma*), avec les Kāraskara, les Māhiśaka, les Kālīṅga, les Kerala et les Vīraka, qui sont pour la plupart des populations du Sud de l'Inde. Le catalogue de peuples donné par Varāha Mihira dans sa Bṛhat Saṁhitā énumère aussi parmi les habitants du Sud les *Karkoṭa* après les *Bharukaccha* (*Barygaza*, *Broach*) et avant les *Taṅkaṇa* et *Vanavāsi* (*Banavasi*, sur la frontière du Mysore et du Kanara). D'autres manuscrits lisent *kakkoṭa*, *kaṅkaṭa*, et c'est cette dernière leçon que l'éditeur, H. Kern, a admise dans son texte.

Le mot *takkola* survit comme nom d'un végétal dans les langues modernes. Le Hindī-śabdasāgara l'enregistre, et le définit « un arbre d'espèce particulière ». La *Vernacular List of trees, shrubs and woody climbers in the Madras Presidency*, par A. W. Lushington, Madras, 1915, atteste le mot en tamoul et en télougou. Je repro-

duis ici les références et les identifications fournies par cet excellent travail :

En tamoul : 1° takkolam (*Dictionnaire tamoul de Visvanatha Pillai*; Mac Leane, 385; Riddell, 112, corr.) *Eugenia jambolana*. — 2° takkolam (*Dict. tamoul*, Mac Leane, 677; Pfeiderer, 190) Piper Cubeba.

En télougou : 1° takkoḷa (*Anantapur District*) Clerodendron phlomoides. — 2° Takkoḷakamu (*Dict. télougou de Sankaranarayan*) Clerodendron inerme. — 3° Takkoḷamu (*Elliot's Flora Andhrica*; *Anantapur District*) Clerodendron phlomoides. — 4° Takolapu (*Elliot's Flora Andhrica*) Clerodendron inerme.

Les listes Malayalam et Uriya ne donnent rien sous la rubrique *takkola* ou analogues.

M. Pelliot a ingénieusement proposé de retrouver la mention du takkola dans un texte chinois que MM. Hirth et Rockhill avaient déjà signalé à l'attention (*Chau Ju-kua*, p. 222) sans en saisir toute la portée. Le *Yeou-yang-tsa-tsou*, compilé entre 850 et 860, et qui emprunte son information au *Pen-ts'ao-che-yi* qui date de 713-741, dit : « Le cardamome blanc 白荳蔻 *pai-teou-k'ou* vient du pays de *K'ie-kou-lo* 伽古羅 où il est appelé *to-kou* 多骨; il a la forme du bananier; les feuilles ressemblent à celles du *tou-jo*; elles ont huit ou neuf pieds de long; elles ne se fanent ni en été ni en hiver. Les fleurs sont jaune clair. Les graines forment des grappes comme le raisin. Quand elles paraissent, elles sont d'abord vert clair, mais elles blanchissent une fois mûres; on les récolte au septième mois. » M. Pelliot note que l'ancienne prononciation de 多骨 est *ta-kut*, restitution hypothétique **takur*, et il ajoute (*T'oung-Pao*, 1912, p. 455) : « A titre d'hypothèse, je ne puis m'empêcher de signaler un rapport possible entre *takur*, nom indigène du cardamome, et le nom de l'ancien port de Takola, tout comme il y a probablement identité étymologique entre *qaqola* et le pays de Qaqola. Au VIII^e siècle, Tch'en Ts'ang-ki indique également 迦拘勒 *kia-kiu-lo* (= *lak*) comme nom étranger de la noix muscade.

C'est en effet là son nom sanscrit : *kakkola*, ou plutôt le dérivé *kakkolaka*, indiqué avec ce sens par Böhtlingk. Dans *B.É.F.E.-O.*, III, 409, le Dr P. Cordier indique pour *kakolam* l'équivalent *Lavanga scandens*. M. Cœdès, après avoir rapporté cette note de M. Pelliot, ajoute, avec une compétence irrécusable : « Noter de plus que la traduction traditionnelle du pali *takkolam* en cambodgien et en siamois est *kravāñ* = cardamome ». Il semble bien que le commentateur de l'Amarakośa, Sarvānanda, ait interprété *takkola* comme le nom du cardamome, puisqu'il glose Am., II, 6, 129-130 (*atha kolakam|karkolakam* [*tar°*] *kośaphalam*) par : *kola-katrayam karpūragandhitakkolaphale* « les trois vocables s'appliquent au fruit du *takkola* qui a une odeur camphrée ». L'odeur camphrée est une caractéristique du cardamome (*Materia Medica of India* par R. N. Khory et N. N. Katrak) tandis que le *kakkola* = *lavanga scandens* a pour caractéristique une odeur de térébenthine (*ibid.*, p. 133).

La question de l'alternance *k-t* à l'initiale, déjà rencontrée au cours de nos recherches, se pose une fois de plus, et sous une forme plus concrète. Si la restitution de Pelliot est exacte, et l'observation de Cœdès semble bien la confirmer, le *takkola*, au sens de « noix muscade » serait le produit exporté du pays de *Kak-kola*. « Le cardamome blanc » du texte chinois est l'*amomum cardamomum* des botanistes, le cardamome à grappes, qui est indigène au Cambodge, au Siam, à Java. Le pays de *K'ie-kou-lo*, qui le produit, est bien un pays subéquatorial, L'itinéraire de Kia Tan, compilé entre 785 et 805, et conservé en substance dans les Annales des T'ang, mentionne un pays du nom de *Ko-kou-lo* 哥谷羅 = *Kakola* qui appartient sans aucun doute à la région malaise, mais dont le site précis est difficile à fixer : MM. Hirth et Rockhill (*Chau Ju-kua*, p. 11, n. 10) le placent avec Gerini (*Researches...*, 444, n. 2) à Kelantan ou à Ligor. M. Pelliot (*Toung Pao*, 1919, p. 455), pour des raisons qui me paraissent décisives, écarte cette localisation, et il ajoute : « Pour quelque identification qu'on

doive se décider dans la suite, c'est sur la côte occidentale (de la péninsule malaise) qu'il faut chercher le *Ko-kou-lo* de Kia Tan ». Je crois en trouver un indice de plus dans le fait, rapporté par l'histoire des Song (Chavannes, *Revue de l'histoire des Religions*, 1896, p. 52) que le moine Fa-yu, désirant retourner de Chine en Inde, en 983, reçut de la cour impériale des lettres de recommandation pour *San-fo-ts'i*, *Ko-kou-lo* 葛古羅, *Ko-lan*, et l'Inde occidentale. *San-fo-ts'i* est Palembang, à l'extrémité sud-est de Sumatra; *Ko-lan* est Quilon, sur la côte de Travancore, à l'extrémité sud-ouest de l'Inde; *Ko-kou-lo*, placé entre ces deux ports, comme une escale intermédiaire, doit être le dernier point où les bateaux touchaient terre avant de se lancer en plein Océan Indien vers l'Ouest. Il semble bien difficile d'isoler ce *Ko-kou-lo*, K'ia-kou-lo, Kakula, Kakola, du port de Kākūla, Kākullā mentionné par les géographes et voyageurs arabes; c'est par excellence le pays du bois d'aloès, dont une excellente variété porte le nom de Kākūlī. « La première chose que je remarquais en entrant dans la ville de Kākūla, ce furent des éléphants chargés de bois d'aloès indien; les habitants le brûlent dans leurs maisons, car il vaut le même prix que le bois de chauffage chez nous, ou même moins » (Ibn Baṭūṭā, XIV^e siècle, dans Ferrand, *Textes géographiques*, p. 445). Ici encore nous rencontrons un nouveau cas de l'alternance *k-t* à l'initiale. Krishnaswami Aiyengar cite (*Quarterly Journal of the Mythic Society*, Bangalore, XII, 1, p. 23) un texte tamoul où il est fait mention des produits apportés du dehors au port de Tonḍi en pays Cola; quatre espèces de bois d'aloès (*agaru*) y figurent (avec la soie, le santal, le camphre); une des variétés est appelée *takkoli*; il est manifestement impossible de séparer cette désignation du bois d'aloès kākūlī des Arabes (une autre variété porte le nom de *kidāra* « originaire de Kidāram » le pays de Kēdah en Malaisie, d'après Coëdès, *B.É.F.E.-O.*, XVIII, 6, 22). Le *Livre des merveilles de l'Inde* raconte (Ferrand, p. 581) l'histoire d'un marin qui, débarqué tout près de Kākūla, eut commerce avec une

guenon, la rendit enceinte et s'enfuit sur un canot; au bout de vingt et quelques *zam*, soit environ 70 heures, il arriva à une des îles Andaman. Le narrateur devait donc le supposer parti de quelque endroit sur la côte occidentale de l'Indo-Chine, cette côte où se localisait le K'ia-kou-lo des Chinois. Si le Kākula des Arabes était le pays du bois d'aloès, il devait être aussi le pays du cardamome authentique, le « cardamome blanc » ou « petit cardamome » ou « cardamome à grappes » ou « cardamome rond », l'*Elettaria Cardamomum* des botanistes, puisque ce produit porte couramment en arabe le nom de *kākula* (*kākula ebil*), et en persan celui de *kakelah-seghar*.

On est surpris de constater en regard que le sanscrit *kakkola* ne reçoit jamais cette signification, et que le cardamome ne porte jamais ce nom ni en sanscrit, ni dans les langues dravidiennes. Il suffit de renvoyer aux désignations en sanscrit, *uriya*, *télougou*, *tamoul*, *malayalam*, *canarais* qui sont réunies par A. W. Lushington dans sa *Vernacular List of Trees . . . in the Madras Presidency*, sous le n° 3004, vol. II A, p. 737. Cependant Sarat Chandra Das, dans son Dictionnaire tibétain, *s. v. ka-ko-la* interprète ce mot par « cardamome »; toutefois il ajoute immédiatement : « the fruit of *Coculus Indicus*, a plant with a berry, the inner part of which consists of seeds with a wax-like aromatic substance ». Le *Coculus indicus* n'a rien à faire avec le cardamome; c'est une ménispermacée, qui porte en sanscrit le nom de *kākamāri*, etc. (Lushington, *List*, n° 81; Khory et Katrak, *Materia Medica*, p. 24 : *anamirta poeniculata*). S. C. Das semble avoir confondu *kakkola* et *kakola*; en effet, le *kakola* est décrit dans un texte cité par P. W. *s. v.* :

kakolam ugratejaḥ syāt kṛṣṇacchavi mahāviṣam

et ces caractères conviennent fort bien aux baies du *Coculus Indicus*, auquel Wilson du reste identifie cette plante. La traduction tibétaine de l'Amarakośa (*Bibl. Indica*, n° 1294, p. 117, v. 124) donne *ka-ko-la* comme la traduction de *pṛthvikā* qui désigne cer-

tainement le grand cardamome, *elā* (Lushington, *List*, 2991 bis). L'équivalence « kakkola = cardamome » était donc tenue pour indubitable par le traducteur tibétain.

Abstraction faite de ce témoignage, le kakkola est, comme le Dr Cordier l'avait bien indiqué (*B.É.F.E.-O.*, III, 466) la lavanga scandens = noix muscade « d'où l'on tire une huile parfumée médicinale, employée pour la chevelure, et appelée kakkola » (*Materia Medica of India*, par R. N. Khory et N. N. Katrak, p. 133). Amara se contente de le mentionner (II, 6, 133; Loiseleur, II, 6, 3, 34) comme un des ingrédients du parfum appelé *yakṣakardama*; il y entre avec deux autres produits du monde indonésien, le camphre (*karpūra*) et le bois d'aloès (*agaru*); il figure aussi dans une recette médicale de Suśruta (I, 243, 19) avec la noix d'arec (*pūga*), le camphre, et les clous de girofle (*lavanṅa*) qui sont tous aussi des produits de la même région. La recension bengalaise du Rāmāyaṇa (Gorr., III, 39, 22) substitue le kakkola au takkola des autres recensions dans le passage que j'ai cité plus haut. Dans les langues modernes, le nom subsiste, mais il paraît avoir changé d'attribution : en hindi, en maraṭhe, *kakkol* ou *kamkol* désigne une plante originaire des Indes occidentales, Antilles et Vénézuëla, la *Pimenta acris*, pour laquelle Lushington, II A, n° 1207, donne les noms anglais de *West Indian bayberry tree*; *China pepper*; *tree pepper*; *black cinnamom*; *wild cinnamom*; *wild clove*; *cabobcheeny of Madras*; *stal cherry of Bengal*. Elle est actuellement cultivée sur toute la côte occidentale de l'Inde; mais elle n'y a été introduite que dans les derniers siècles, et c'est à tort que le Dictionnaire de Pétersbourg la donne comme l'équivalent de kakkola dans le Rāmāyaṇa et Suśruta, entre autres. Les désignations en tamoul, malayalam, et canarais fournies par Lushington n'ont rien de commun avec le mot kakkola. Au reste, comme nous l'avons observé à propos du takkola, ni le tamoul, ni le télougou, à en juger par les listes de Lushington, ne présentent de nom botanique en rapport avec kakkola.

On peut s'étonner de voir des végétaux si hétéroclites désignés sous le même nom. Mais la nomenclature populaire ne tient pas compte des caractères scientifiques qui rapprochent ou séparent les espèces; elle se fonde exclusivement sur des traits qui saisissent au premier abord. Les multiples végétaux auxquels le nom de *takkola* s'est trouvé appliqué contiennent tous une oléo-résine qui dégage une odeur forte, généralement camphrée; mais le camphre est le type des odeurs fortes tenues pour agréables. C'est ainsi que l'eucalyptus, arbre d'introduction récente (il est originaire d'Australie) a reçu dans l'Inde le nom de « camphrier », en sanscrit *karpūtra*, en télougou *karpūrapu*, en tamoul *karuppūtram*, etc. (Lushington, *List*, *cdix*). De même en Égypte il est désigné par le nom arabe du camphrier, *kāfūr* (comme m'en informe M. Victor Mosséri, vice-président de l'Institut égyptien).

Les noms de Takkola et de Kakkola n'appartiennent pas seulement à la nomenclature géographique de la région malaise; ils se retrouvent sur le sol de l'Inde propre. Takkolam est encore aujourd'hui le nom d'une localité historique, un simple village situé droit à l'ouest de Madras, à 6 milles sud-est d'Arkonam Junction, par 79° 48' Est et 13° 1' Nord. C'est là que, en 949, le Rāṣṭrakūṭa Kṛṣṇa III livra bataille au Cola Rājāditya qui fut tué, comme nous l'apprend l'inscription d'Atakur, au Mysore (*Fleet, Ép. Ind.*, VI, 54). Une inscription datée du règne de Kṛṣṇa III et rappelant ses conquêtes subsiste encore à Takkolam. La *Topographical List of Inscript. of the Madras Presidency*, par V. Rangacharya (Madras, 1919, vol. I, p. 37) ne signale pas moins de 19 inscriptions (Arcot North District, nos 43 à 61) relevées dans cette localité et qui sont toutes contemporaines des Cola. Elles proviennent du temple de Jalanāthesvara, appelé aussi Ural « la fontaine » et aussi Nanditīrtha, et commémorent des donations.

Quant à Kakkola, il est peu douteux que ce nom soit à la base de Śrī-Kākulāṃ, la désignation sanscrite du port que nous appelons Chicacole, situé sur la côte orientale par 18° 17' 25" Nord et

83° 56' 25" Est, sur l'estuaire de la Languliya ou Nagavali. Le port est ancien; il était voisin de la capitale du Kalinga, le pays qui a tant contribué à l'émigration hindoue vers la presqu'île malaise et les îles de l'Archipel. La tradition (Rangacharya, *List of Inscr.*, Kistna District, p. 891) rapporte que le roi Trilocana Pallava y aurait installé un établissement brahmanique vers le III^e siècle; on n'y a pas encore trouvé d'inscription antérieure au IX^e siècle; mais, ajoute Rangacharya «the survey of the place is yet to be completed». Des 46 inscriptions relevées, 38 se trouvent au temple de Srī Kākuleśvara, la divinité locale. La forme *kākula* est avec le sanscrit *kakkola* dans le même rapport que *takul* (singhalais) avec *takkola*. C'est probablement ce pays que le traducteur indien du Saddharmasmṛtyupasthāna sūtra en langue chinoise avait cru reconnaître dans l'original sanscrit, au chapitre qui décrit la région du Sud. Après le pays d'Uḍra (l'Orissa), Andhra (la basse Godavari), Kera (Malabar), et avant d'arriver à la Caveri, il dit : «Proche du rivage de la mer du Sud, il y a un royaume nommé *Kia-kiu-lo-mo* 迦俱羅摩; toutes les essences d'arbres s'y trouvent au complet. Le territoire est long de trois cents yojana et large de cinquante» (*Pour l'Histoire du Rāmāyaṇa*, dans *J. A.*, 1918, I, 29, n. 2). Il est vrai que le traducteur tibétain du même texte l'a interprété tout autrement : «Et de plus, à l'intérieur de l'Océan, tous les arbres de la nature du karkola se trouvent en abondance. La longueur en est...» Le mot *karkola* = *kakkola*, pour l'un nom de pays, est pour l'autre un nom d'arbre. Dans le passage correspondant du Rāmāyaṇa, IV, 41, on ne rencontre aucun trait de cette description. La localité de Kakkola se rattachait sans doute par quelque lien au tantrisme, car le Dictionnaire tibétain de S. C. Das explique *kako-la* (*sic*; *kako* sous la rubrique *kak*) comme «une demeure secrète de la Dākinī, et il renvoie à Kandjour, Rgyud (III, p. 337), c'est-à-dire au Samputa tantra.

Noms géographiques ou noms botaniques, Takkola et Kakkola

sont clairement des formations dérivées au moyen de préformantes *k* et *t* ou *kak* et *tak* d'un simple *kola* que le sanscrit a conservé. Si inexplicable que soit une formation de ce type dans le domaine aryen, le sentiment de la parenté originelle qui relie ces formes a persisté. Le dictionnaire d'Amara les rapproche : II, 6, 129 *atha kolakam, kakkolakam* (ou *tak°*), et Keśavasvāmin dans son Nānārthāṇavasamkṣepa (*tryakṣara nānālingādhy.* 596) : *kolakam marice tathā kakkole ca*; dans ce passage encore, deux manuscrits lisent : *takkole*; et de nouveau (*dvyaṣ. nānāling°*, 288) : *kolaṁ punar napi vyōṣe'rdha-karṣe takkole śuṇṭhyān ca badarīphale*. Nous allons relever au cours de cette étude d'autres faits du même ordre.

Parmi les noms qui suivent celui de Takkola dans le Mahā Nid-desā, un lecteur familier avec les listes de Ptolémée ne peut manquer d'être frappé par le nom de Vesunga. L'identité avec Ptolémée n'est pas moins frappante ici que dans le cas de Takkola, et le nom reparait à plusieurs reprises dans les Tables, VII, 2, 4 : «Après le cap Tēmala (Tamāla), commence le pays des Bēsungeitai anthropophages, sur le golfe Sarabakos; et dans ce pays se trouve le port de commerce (ἐμπορίον) de Bēsunga, près de l'embouchure du fleuve Bēsunga; ce fleuve Bēsunga est le plus méridional des fleuves qui descendent des monts Maiandros (*ibid.*, 10). Le pays des Bēsungeitai est voisin de la région de l'Or (*Khrusé Khōra*), qui est situé au delà de la région de l'Argent (*Arguré Khōra*) où se trouvent, dit-on, en grande abondance des gisements de ce métal. Étienne de Byzance, au ^{vi} siècle, a encore recueilli dans son Vocabulaire géographique les noms de «Bēsunga, marché de l'Inde, du fleuve Bēsungas, et des Bēsungitai, qu'on dit être anthropophages». La configuration de la carte de Ptolémée ne permet pas de loger la ville et le peuple ailleurs que dans le Pégou, sur le Nord du golfe de Martaban; toute localisation plus précise serait hasardeuse, car les apports de l'Iraouaddy et du Sittaung ont dû modifier la côte au bout de deux millénaires. Ptolémée place Bēsunga (lat. 9°) à presque 5° au nord de Takōla (4° 15');

mais il faut ajouter à cette distance une quantité de 2° que Ptolémée porte en écart de longitude (Bèsunga 162°; Takôla 160°), trompé sur la direction de la côte qu'il fait revenir à l'Est après l'isthme correspondant à l'isthme de Kra; sa construction géographique n'est en effet qu'une interprétation par projection des distances nautiques fournies par l'évaluation des marins. Or Ptolémée avait à combiner ses informations avec une donnée qu'il tenait pour fondamentale : à savoir la position de Sada située sur la côte occidentale de l'Inde transgangétique, position qu'il avait adoptée comme origine de ses méridiens pour cette région (Ptol., I, 137-9). Marin de Tyr avait estimé à 13,000 stades la traversée du golfe Gangétique entre Paloura, sur la côte orientale de l'Inde, et Sada supposée droit en face sur la rive opposée, l'une et l'autre par 11° 20' de latitude Nord. La ville de Paloura est placée 2° 40' au sud de l'embouchure du fleuve Manada qui est certainement la Mahanadi; l'*aphetérion* des bateaux allant à la Terre de l'Or (Khrusé), le point où les marins quittaient la côte pour s'élancer droit à l'Est vers l'autre rive, était situé à 20' Ouest et 20' Sud de Paloura, soit environ 20 milles dans chaque direction. Ptolémée reproche à son prédécesseur de n'avoir pas fait entrer en ligne de compte dans son calcul des distances l'irrégularité de la navigation, qui allonge d'un tiers environ la distance réelle. Il réduit donc les 13,000 stades de Marin à 8,670 ou 18°. Donc, si Paloura est situé par 136° 40' Est et l'*aphetérion* par 136° 20', Sada doit être placé par 154° 20'. De Sada jusqu'à la ville de Tamala, Marin estime la traversée à 3,500 stades dans la direction Sud-Est; Ptolémée opère un retranchement du tiers pour la raison déjà exposée; reste pour le trajet continu 2,330 stades; mais l'obliquité de la direction par rapport au méridien Nord-Sud entraîne encore un retranchement du sixième; la distance des méridiens de Sada et Tamala se ramène donc à 1,940 stades, soit environ 3° 30'. On marquera donc Tamala par 157° 30'. De Tamala, Marin estime la traversée jusqu'à la presqu'île de l'Or

(*Khrusé Khersonésos*) à 1,600 stades, toujours dans la direction Sud-Est; Ptolémée introduit ici encore la correction du tiers et celle du sixième, et réduit la distance des méridiens entre ces deux points à $1^{\circ} 48'$. Et il conclut : « La somme de ces distances donne donc entre le cap Koru et la presqu'île de l'Or un intervalle de $34^{\circ} 48'$. » Puisque Koru est par $125^{\circ} 40'$, le cap de Takola qui marque la limite Nord de la Khrusé Khersonésos, vient donc se placer à 159° Est. Mais le tracé du littoral fixé par ces trois points : Sada, Tamala, le cap de Khrusé, ne donne pas une longueur suffisante pour y espacer les escales relevées par les navigateurs. Aussi, en dépit du témoignage formel de Marin qui maintenait constamment un tracé dans la direction Nord-Ouest-Sud-Est depuis Sada jusqu'à la presqu'île de l'Or, Ptolémée fait revenir la côte vers l'Ouest après Bêrabai pour regagner en latitude ce que la longitude ne lui fournit pas, sur une distance de $3^{\circ} 20'$. Son procédé de correction des distances, purement arbitraire malgré ses apparences logiques, l'a entraîné à déformer fâcheusement le tracé de la côte orientale; il a perdu $3^{\circ} 30' + 1^{\circ} = 4^{\circ} 30'$ sur les évaluations de Marin entre Sada et la presqu'île de l'Or en traversée directe.

La latitude donnée à Sada par Ptolémée, $11^{\circ} 20'$, est-elle mieux établie que sa longitude? Sada est droit en face de Paloura. Paloura est à $2^{\circ} \frac{2}{3}$ Sud de l'embouchure de la Mahanadi. Quant à l'aphetérion, c'est à Hiouen-tsang qu'on peut en demander le site. « Sur les frontières Sud-Est du royaume de *Wou-tch'a* (Uḍa, Orissa) et près du rivage d'une grande mer, on rencontre la ville de *Tche-li-ta-lo* (Caritra), en langue chinoise *Fa-hing* 發行 (qui correspond littéralement au grec *aphetérion* employé par Ptolémée). C'est là que passent et s'arrêtent, en allant et en venant, les marchands qui s'embarquent et les voyageurs des contrées lointaines. La circonférence en est d'une vingtaine de li. Cette ville a des murs solides et élevés; elle renferme une multitude de produits rares et précieux. En dehors de la ville, il y a cinq stûpa contigus dont les tours et les pavillons s'élèvent à une grande hauteur. On

y voit des statues de personnages vénérables, exécutées avec autant d'art que de magnificence. » En sortant de ce royaume du côté du Sud-Ouest, Hiouen-ts'ang arrive au royaume de *Kong-yu-t'o*. Le *Kong-yu-t'o*, que Julien n'avait pu identifier, est le Koṅgoda qui forme un maṇḍala du Dakṣiṇa Kosala (*Ep. Ind.*, VI, 136) et répond au district actuel de Ganjam. La ville de *Tche-li-ta-lo* vient donc se placer au sud de Puri et de Kanarak (Black Pagoda) qui durent aussi leur notoriété au rôle qui leur revenait dans la vie des navigateurs. Je rappelle ici brièvement pour les reprendre ailleurs, les vieilles traditions groupées autour de Traṇḍa et Bhalika, les premiers fidèles laïques de Śākyamuni, et qui font débarquer sur la côte de l'Utkala les marchands venus du littoral birman. Paloura et l'aphetérion sont donc en réalité situés entre 20° et 18° lat. Nord ⁽¹⁾; le point correspondant sur la côte opposée vient se placer entre Akyab et Sandoway. Bêsunga que Ptolémée place 2° 20' plus au Sud, vient se placer à la hauteur de Rangoon, Pégou, Martaban. Quant à Takôla, si nous adoptons les chiffres de Marin sans les corrections arbitraires de Ptolémée, il est à 5,100 stades de 20°–18° N. en course directe : de Sada au cap de Tamala, 3,500 stades; du cap Tamala à Khrusê, 1,600 stades. La distance de 5,100 stades équivaut à 10° environ; on est donc amené ainsi à la région méridionale de l'étranglement où se trouve l'isthme de Kra.

La ville de Caritra n'a pas encore été signalée dans les textes sanscrits. J'ai réussi à en retrouver la mention, et même répétée,

⁽¹⁾ Yule (*Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1882) a déjà rappelé à ce propos un curieux passage de Valentijn (1727) qui montre par un exemple frappant à quel degré l'étude de la géographie ancienne est illustrée par les voyageurs des temps modernes; à propos de Bimlipatan, Valentijn observe : « Au commencement de février,

un petit bateau faisait voile..... vers Pégou, avec une cargaison qu'il prenait à Masulipatam..... De ce point il suivait la côte jusqu'au 18° degré Nord, et là il se lançait en pleine mer pour atteindre la rive opposée vers le 16° degré, et là grâce à un vent qui soufflait du rivage il gagnait aisément la rivière de Pégou ».

dans le tantra bouddhique qui porte le titre de *Ḍākārṇava*. Hara-prasad Sastri, qui a publié de nombreux extraits de cet ouvrage, notamment dans son *Descriptive Catalogue of Sanscrit Mss. in the Government Collection*, I, *Buddhist Mss.* (Calcutta, 1917), donne à la page 97 de ce catalogue la copie du feuillet 154 B, chap. 49, où le Tantra énumère les vingt-quatre lieux sacrés (*pīṭha*) hantés par les « divinités squelettiques » *Kaṅkalinī*; parmi ces lieux figurent (du n° 12 au n° 15) :

Jayantyām Prṣṭhāpure tu Sopāre Carite tathā.

Par une rencontre expressive, Carita est nommé avec Sopāra, le grand port de la côte occidentale qui était, lui aussi, l'aphetérion des bateaux qui faisaient voile pour la côte malaise comme pour la côte africaine. Le versificateur a dû, par raison métrique, écrire ici Carita; mais un peu plus loin le vers lui permet de rétablir la forme authentique Caritra(ka); page 157, il décrit les formes adorées respectivement dans chacun des *pīṭha* :

Sopāre paretasthā tu karañjasthā Caritrake.

Donc, à Caritra(ka) on adorait une Devī associée à un arbre karañja. L'arbre karañja, connu encore aujourd'hui sous le même nom, a justement pour habitat « le voisinage des côtes dans l'Inde » (Khory et Katrak, *Materia medica*, p. 224); son nom botanique est *Pongamia glabra*. L'aspect en est attrayant, en outre il fournit à la thérapeutique et à la cuisine des ressources variées. Son importance se mesure au grand nombre de synonymes et de variétés qu'enregistre Amara, II, 4, 2, 28-29. Le Mahā Bhārata dans un passage curieux où il énumère les divinités qui menacent les petits enfants, associe le karañja à la maternité, III, 229, 14 487 :

*pādapānām ca yā mātā karañjanīlayā hi sā
varadā sā hi saumyā ca nityam bhūtānukampinī
karañje tām namasyanti tasmāt putrārthino narāḥ.*

Celle qui est la mère des arbres, cette divinité a pour demeure un karañja.

Elle est bienfaisante, aimable, toujours pleine de pitié pour les créatures. Aussi les hommes qui désirent des fils l'adorent dans le karañja.

Je n'ai pas retrouvé encore d'autres traces de ce culte; il est possible que la devī Kañkalinī de Caritra(ka) en représente un aspect particulier.

C'est encore la ville de Caritra qu'il faut certainement reconnaître sous la désignation, d'ailleurs transparente, de Samudraprasthāna «le départ pour l'Océan», dans le récit des courses de Sudhana en quête de la vérité, tel que le raconte le Gaṇḍavyūha; on n'a pas apprécié à sa valeur l'importance de cet ouvrage, faute d'en avoir connu la nature exacte; en fait, c'est une partie, la dernière, de la grande collection qui porte le nom d'Avatamsaka. Le Gaṇḍavyūha était déjà traité comme un ouvrage à part dès la fin du viii^e siècle, puisque le roi d'Orissa Subhakaradeva (de qui nous possédons maintenant une inscription : *Ep. Ind.*, XV, 1) envoya en 795 comme présent à l'empereur de Chine son propre manuscrit qui servit de base à la traduction exécutée par Prājña en 796-798; et pourtant il existait déjà en chinois deux traductions complètes de toute la collection, l'une par Buddhabhadra (398-421), l'autre par Sikṣānanda (695-699). L'auteur du Gaṇḍavyūha s'est plu, pour des raisons d'art, de foi, ou de fantaisie, à déguiser les noms des localités qu'il mentionne sous des équivalents de sens identique; c'est ainsi, par exemple, que le port célèbre de Supāra ou Supāraka, interprété comme la «bonne traversée» (*su + pāra + ga*) devient Śubhapāraṃgama. Par le même procédé, Caritraka devient Samudraprasthāna «l'aphetérion de l'Océan»; les trois traducteurs adoptent la même traduction en chinois : 海住 *hai tchou* (Buddhabhadra, I, 9, 37^b, 1; Sikṣānanda, I, 4, 21^a 5; Prājña, I, 5, 37^b 19) qui signifie «arrêt en mer» et qu'il faut évidemment corriger en 海往 *hai wang* «aller en mer». L'itinéraire entier réclamerait une discussion minutieuse que je ne puis entreprendre ici; mais je ne doute pas de l'identité de Samudraprasthāna et Caritra.

Notons qu'à la fin du XVIII^e siècle, en 1775, le Grand Lama qui écrit le *Sambhala'i lam yig* nomme encore Caritra parmi les pays du Sud de l'Inde (trad. Grünwedel, p. 23).

Le nom de Vêsuṅga étant identifié avec le Bêsunga de Ptolémée, le nom de Verâpatha mentionné aussitôt après Vêsuṅga dans le Nid-desâ vient spontanément se placer sous le nom de « la ville de Bêrabai » que Ptolémée met immédiatement à la suite de Bêsunga, par 162° 20' et 6°, soit à 3° plus au sud, ce qui semblerait indiquer la région de Tavoy. En gros, cette identification semble convenir, puisque la carte de Ptolémée place légèrement au sud de Bêrabai l'étranglement qui rattache le continent à la presqu'île de l'Or. L'élément Bêra paraît dans un autre nom, au nord de Bêsunga; Ptolémée place aussitôt après Sada le port de commerce (ἐμπόριον) de Bêrabonna. Il est probable que le mot appartient à une langue indigène qui peut être le môn.

La mention inattendue de Takkasila aussitôt après Takkola ne peut pas manifestement se rapporter à la ville de Taxile, située bien loin de là et loin de la mer. Mais Ptolémée mentionne, un peu au Nord de Sada, l'embouchure du fleuve Tokosanna par 153° Est et 15° 30' Nord, à 1° 30' Sud de l'embouchure du Katabêda, dont le nom s'est conservé dans l'île de Kutabdia, sud de Chittagong; ce serait donc probablement la rivière de Naaf. L'alternance de la liquide et la nasale dans le second élément du nom (*sanna-sila*) est trop fréquente pour surprendre. La notation par *o*, l'*o* bref du grec, de la voyelle écrite *a* en indien, attesterait, d'accord avec d'autres indices, l'existence d'un des phénomènes caractéristiques de la prononciation bengalie dès les deux premiers siècles de l'ère (cf. p. ex. aux bouches du Gange les deux villes de Poloura et Tilogrammon; Poloura est sans doute le même nom que Paloura sur la côte d'Orissa, *supra*; Tilogrammon est très probablement Tilagrâma en sanscrit). Tokosanna est, si l'on peut dire, dans la sphère d'influence du bengali.

Un autre fait à observer, c'est que Ptolémée est d'accord avec le

pali pour écrire à la seconde syllabe une sourde gutturale sans aspiration. Je ne vois pas qu'on ait attaché d'importance à ce trait vraiment singulier qu'entre tous les pracrits connus, le pali seul écrit *Takkasilā*; les autres pracrits littéraires ont *Takkha*°, et les pracrits épigraphiques ont *Takha*° ou *Tach*°. Les grammairiens occidentaux (E. Müller, p. 55, Geiger, § 62, 2) classent ce fait sous la rubrique : « perte de l'aspiration »; mais les faits classés ou plutôt réunis sous cette rubrique se rapportent presque tous à des mots rares ou se ramènent à de fausses analogies; le nom de Tak-*ṣasīlā* ne saurait entrer dans la première catégorie, et, quant à la seconde, il est difficile de comprendre quelle analogie a pu agir en pali, quand aucun des autres pracrits ne l'a sentie. La forme grecque, *Taxila*, ne fournit aucune indication sur la nature de la gutturale incorporée dans le *x* (ξ). Le pali conduit à se demander si nous ne sommes pas en face d'un vieux nom préaryen dont le sanscrit *Takṣasīlā* n'est qu'une interprétation fantaisiste, aussi fantaisiste que celle rapportée par les pèlerins chinois (Fa-hien, chap. ix : Hiouan-ts'ang, *Mém.*, I, 154) « [ville de] la tête coupée » !

Après *Takkasila*, le *Mahā Niddesa* nomme *Kālamukha*. Ptolémée n'a rien qui ressemble à ce nom. J'ai déjà signalé (*Pour l'Histoire du Rāmāyaṇa*, J. A., 1918, I, 76) la présence d'une population désignée par cette appellation dans la recension bengalie du *Rāmāyaṇa*; elle habite à l'Est, parmi les tribus diverses des *Kirāta* dont elle paraît constituer une simple variété (*G.*, IV, 40, 29) de couleur noire. Les *Kirāta*, pour Ptolémée, se localisent entre les bouches du Gange et le *Tokosanna*; passé cette rivière commence le Pays de l'Argent (*Argurè*). Il n'est pas douteux que les *Airrhadoi* de Ptolémée, VII, 2, 2, sont une leçon fautive pour *Kirrhadoi*. Si on en doute, il suffit de se reporter au paragraphe 16 du même chapitre où le pays est appelé *Kirrhadia*. Mais il ne me semble pas qu'on ait jusqu'ici réussi à reconnaître les *Kirāta* chez Ptolémée sous une autre forme qui déconcerte au premier aspect. Avant de nommer le pays de *Kirrhadia*, Ptolémée décrit une peuplade qui

est « au-dessus (ὑπερ) du mont Maiandros ». Lassen avait déjà proposé de reconnaître dans Maiandros le sanscrit Mandara; l'identification est désormais acquise. En effet, le Râmâyana, dans sa recension bengalie (G., IV, 40, 28), nomme après le Lauhitya (Brahmapoutre), vers l'Est, avec « les villes et les montagnes qui baignent leurs pieds dans la mer », « les tribus des Kirâta qui habitent sur les hauteurs du mont Mandara », tout juste avant les Kâlamukha « Visages-Noirs » qui paraissent au vers suivant. Ces habitants du Maiandros sont « les Tiladai, car c'est ainsi qu'on appelle les Beseidai; car ils sont courtauds, trapus, velus, la figure large; cependant ils ont la peau blanche ». Le Râmâyana connaît en effet des Kirâta qui ont « le teint de l'or et d'aspect agréable » (G., IV, 40, 30), autrement dit qui ont le teint clair, à la différence des Kâlamukha « Visages-Noirs » qui eux sont « affreux » (*ghorâh*), et qui sont mentionnés au vers précédent.

Je viens de poser comme une donnée de fait l'équivalence Tiladai = Kirâta. C'est que le nom des Kirâta paraît fréquemment en précrit avec une palatale à l'initiale; on trouve (Pischel, § 230) *Cilâda* aussi bien que *Cilâa*, *Cilâya*. C'est aussi la forme qui sert le plus souvent de base aux transcriptions chinoises. Je ne puis m'empêcher de croire que c'est le même nom que nous devons rétablir dans deux passages du Milinda : p. 327, *Saka-Yavane pi Cîna-Vilâte pi*, et p. 331, *Saka-Yavana-Cîna-Vildta*. La confusion entre le *ca* et le *va* est constante dans la plupart des écritures indiennes; on s'attend tout naturellement à voir paraître les Kirâta avec les Cîna dans une énumération de peuples étrangers à l'Inde établis sur sa frontière. Le MahâBhârata les associe à plusieurs reprises, par exemple, II, 26, 1002 : *Kirâtaiś ca Cînaiś ca*; V, 19, 584 : *Cînaiḥ Kirâtaiś ca*. La transcription de la palatale a été un embarras pour les Grecs; Ptolémée a *Tiastanes* pour représenter le nom de Caṣṭana, roi d'Ujjayinî; pour représenter Cemula, il hésite entre deux équivalences : *Sémulla* (*Sémula*) ou *Timoula* (*Timoulla*). Il emploie la première forme dans ses tables, en décrivant la côte de l'Ariaké

(VII, 1, 6); mais dans son Introduction (I, 17), aussitôt après avoir fait usage de cette forme, il ajoute : « Ceux qui ont navigué jusque-là, qui y ont passé beaucoup de temps, et qui sont revenus chez nous disent que les indigènes appellent ce port Timoula (*Timoulla*) ». La correspondance Timoula = Cemula est exactement parallèle à Tilada = Cilāda (= Kirāta).

Pour en revenir aux Kālamukha, leur nom reparait dans le MahāBhārata, II, 31, 1171, et le cadre qui l'y entoure concorde avec le Rāmāyaṇa et Ptolémée. Sahadeva, poursuivant la conquête des pays du Sud, soumet Sûrpāraka, Tālākata, les Daṇḍaka « et ceux qui habitent les îles de l'océan, les rois issus de mères barbares, les Niśāda, les Anthropophages, les Karṇaprāvaraṇa » (qui s'habillent de leurs oreilles », cf. *Pour l'Histoire du Rāmāyaṇa*, J. A., 1918, II, p. 75) et ceux qu'on appelle les Kālamukha, issus de démons humains (*nararākṣasa*) ». La soudaine apparition de ces peuplades au cours d'une campagne dans le Dekkhan, campagne qui se poursuit chez les Pāṇḍya, les Draviḍa, les Andhra, a probablement été suggérée au poète par le nom de Sûrpāraka; Sûrpāraka, le Soupāra de Ptolémée, VII, 1, 6 et le Suppāra du Mahāniddesa, était le port d'où les bateaux partaient alors pour l'Extrême-Orient.

Le nom qui suit Kālamukha dans le Niddesa est très incertain; les éditeurs ont adopté la leçon *Maranapāra*; mais les manuscrits ont aussi *Pūrapura*, *Parapura*, *Parapūra*, *Parammukha*.

Les étapes suivantes nous sont déjà connues et nous les avons étudiées; ce sont Vesuṅga et Verapatha. Le nom qui suit, Javā, n'a pas besoin de commentaire. Ici la correspondance, tout au moins littérale, est trop claire pour réclamer une discussion. Une autre question subsiste, qu'il convient de réserver, car ce n'est pas ici le lieu pour la discuter : le nom de Javā s'applique-t-il à notre Java, ou bien à Sumatra? ou bien encore à toutes deux ensemble? La marche de notre texte favorise, il faut le reconnaître, la seconde de ces trois hypothèses; l'escale de Java imposerait à l'itinéraire, tel

qu'il se développe, un détour trop accentué vers le Sud; les étapes suivantes vont en effet nous ramener vers l'Est de la presqu'île malaise.

Après Java, le texte imprimé porte *Tamalim*, mais les variantes sont nombreuses; sur le premier passage, page 154, on a aussi *Kamalin*, *Tammalin*, *Tammuni*; sur le second, on a *Tambalingam*. Ici le doute n'est guère possible. Ce serait faire trop d'honneur aux compilateurs de l'édition siamoise du Tipitaka (Si) de supposer qu'ils ont introduit ici par complaisance archéologique le nom de *Tambalinga*, que les savants occidentaux ignoraient encore il y a bien peu d'années. Ni M. Takakusu en 1896, ni MM. Hirth et Rockhill en 1912, ni M. Rockhill en 1915 n'avaient encore réussi à deviner l'original indien sous la transcription chinoise *Tan-ma-ling*, transparente pourtant. C'est à M. Cœdès que revient le mérite d'avoir rendu ce pays à la géographie et à l'histoire; une inscription sanscrite de 1230 A. D., trouvée à Jaiya, lui a donné le nom de *Tāmbraḷiṅga*, qu'il a su reconnaître ensuite sous la dénomination tamoule de *Mā-Damāliṅgam* fournie par l'inscription de Rājendra Cola à Tanjore (*B.É.F.E.O.*, XVIII, 6, 15 et suiv.). Le *Tchou-fan-tche* de Tchao Jou-koua (trad. Hirth et Rockhill, p. 67) contient une notice développée sur le même pays de *Tan-ma-ling*. M. Rockhill a traduit ultérieurement (*Toung-Pao*, 1915, p. 123) une autre notice sur le même pays, tirée du *Tao-yi-tche-liao*, datée de 1349; la notice y suit immédiatement celle sur le *Tchen-la* = Cambodge. Rien dans ces deux notices ne fournit un repère solide pour identifier le site; mais il ne saurait être éloigné de la région de Pahang où le nom de *Tembeling* est encore en usage, appliqué à un cap et une colline près de l'embouchure de la rivière de Kwantan, Pahang, et aussi à un district dans l'intérieur des terres sur un affluent de la rivière de Pahang. Peut-être y a-t-il lieu d'ajouter aux textes cités par M. Cœdès un nouveau témoignage. Tāranātha (Schiefner, p. 135) mentionne parmi les contemporains du grand docteur Diṇṇāga l'ācārya Buddhapālita (*Saïs rgyas*

bskyan) qui était « né au Sud, dans une partie du pays de Tambala qui s'appelle Hainsakrīḍa (*ñan-bas rce-ba* « jeu de l'oie »). Tel est du moins le texte suivi par Schiefner dans sa traduction. Mais l'historien tibétain Ye-sés-dpal-'byor, dans son *Dpag-bsams-ljon bzan* (éd. Sarat Chandra Das, p. 94), lit, au lieu de *Tambala* et de *ñan-bas rce-ba*, *Tambhalin* et *dvañs-pa'i rca-ba*; il faudrait alors traduire : Buddhapālita était né dans le Sud, dans la partie du *Tambhalin* qui est la Racine de pureté ». Si cette lecture est exacte, Buddhapālita serait originaire du pays de Tambaliṅga = Tāmraliṅga. La réduction à *Tamalin* (ou *Taimalin*, etc.), dans la plupart des manuscrits, s'explique par une faute d'haplographie, une des fautes de copie les plus fréquentes. Le texte original portait *Tambaliṅgam gacchati*, puisque le mot *gacchati* « il va » est répété après chacun des noms cités. On avait ainsi deux akṣara identiques à la suite, différenciés l'un de l'autre seulement par le point tracé au-dessus de la lettre qui figure la nasale; un scribe ancien a sauté le premier des deux akṣara, et il est resté *Tamalin gacchati* au lieu de *Tambaliṅgam gacchati* (*Taim° = Tamb°*).

Après Tambaliṅga, le texte imprimé du Niddesa porte, dans les deux passages, le nom de Vaṅga. En apparence, aucune difficulté; Vaṅga est le nom bien connu qui se perpétue jusqu'à nos jours dans le nom du Bengale, Vaṅgāla. Mais il faut reconnaître que la mention du Bengale est inattendue; nous venons de quitter le Sud de la presqu'île malaise; nous allons, après Vaṅga, être ramenés à la « Terre de l'Or », qui est aussi la presqu'île malaise. Le commentateur du SuttaNipāta n'est pas sans doute un géographe professionnel; sa nomenclature n'en suit pas moins un ordre approximatif. En fait, c'est aux éditeurs ici que la faute incombe; ils ont péché par goût de la *lectio simplicior*. A la page 414, tous les manuscrits portent *Van̄kam*; à la page 154, *Van̄kam* est aussi la leçon de l'édition siamoise. Cette *lectio difficilior* a toutes chances d'être authentique. Le nom de Banka (je crois inutile d'insister sur l'identité du *b* et du *v*) est encore maintenant le nom d'une île

importante située au long de Sumatra, dans le prolongement de la presqu'île malaise, en face de l'estuaire où débouche la rivière de Palembang, autrement dit au point où la civilisation hindoue de l'Indonésie atteignit le plus haut degré de splendeur avec l'empire de Śrīvijaya (Cœdès, *Le Royaume de Śrīvijaya*, dans *B.É.F.E.-O.*, 1918, 6; Ferrand, *L'Empire Sumatranais de Śrīvijaya*, *J. A.*, 1922, 2). Le détroit de Banka, qui sépare l'île de la côte sumatranaise, est la route nécessaire de la petite navigation entre la presqu'île malaise et ses au-delà d'une part, l'île de Java et ses au-delà d'autre part; Palembang occupait ainsi la situation privilégiée dont Singapour jouit à notre époque. La richesse des gisements d'étain de Banka devait y attirer le commerce. La persistance des vieilles appellations n'a rien qui doive surprendre dans l'archipel indien. Java conserve intacte son ancienne dénomination, telle que les Grecs et les Hindous l'avaient notée; j'ai eu l'occasion de montrer, dans une communication à la Société Asiatique, que l'Inde avait noté, sous la forme de *Paruṣa* ou *Parūṣa*, le nom que Ptolémée transcrit *Barousai* (au pluriel), les Arabes *Balūs*, et les Portugais *Baros*.

Le nom qui suit est incertain et obscur; le choix hésite entre *Elavaddhana*, *bandhana*, *baddhana* et *Jalavana*. Aucune de ces formes ne se recommande sérieusement. Le nom semble impliquer un sens déterminé, mais la signification reste douteuse. *Ela* = sk. *eda* désigne le mouton à longue queue chargée de graisse qui figure si souvent parmi les merveilles de l'Inde, mais qui n'est pas indonésien. *Vardhana* «élevage», *bandhana* «attache» en combinaison avec *eda* ne suggèrent rien de sûr. Ptolémée place à l'Est de Java les trois «îles des Satyres» ainsi désignées «parce que, dit-on, leurs habitants ont des queues comme on les représente sur les Satyres» (VII, 2, 30). Ce conte aurait suggéré à une imagination indienne l'image familière du mouton à longue queue grasse; on aurait appliqué au pays une désignation amusante forgée sur le type de Puṇḍravardhana, etc. *Jalavana* «la forêt de l'eau» n'est pas préfé-

nable. En désespoir de cause, on pourrait proposer de lire *jalabandhana* = sk. *jadab*° « attacher au point de rendre immobile ». On ne peut s'empêcher alors de penser aux îles Maniolai que Ptolémée nomme les dernières, après les îles des Satyres, à l'extrémité orientale de l'Inde transgangétique. « On dit que les bateaux qui ont des clous en fer y restent accrochés, sans qu'on sache que ces îles produisent de l'aimant. »

Les deux noms suivants, *Suvaṇṇakūṭa* et *Suvaṇṇabhūmi*, doivent être traités ensemble. L'un d'eux, *Suvaṇṇabhūmi* « la terre de l'or » est une appellation classique bien connue, qui correspond à la Chrysê des Grecs et des Latins. Il serait dangereux d'en préciser à l'excès la valeur; c'est plutôt une direction, comme nous disons : les Indes Orientales, les Indes Occidentales. *Suvaṇṇabhūmi*, c'est en gros les pays situés à l'Est du golfe du Bengale, ce que Ptolémée appelle l'Inde Outre-Gange (ἡ ἐπὶ τὸν Γάγγου Ἰνδική); c'était l'Eldorado des aventuriers indiens, plus trafiquants que conquistadors.

Suvaṇṇakūṭa « la cime de l'Or », si la tradition des manuscrits est exacte, dissimule sous une altération secondaire un nom géographique ignoré de la science occidentale, qu'on chercherait en vain dans le Dictionnaire de Pétersbourg, et que j'ai eu la bonne fortune d'exhumer déjà de l'oubli. Le *Saddharma smṛtyupasthāna sūtra*, dans le chapitre que j'ai publié (*J. A.*, 1918, II, p. 20), place à l'Est du Jambudvīpa, dans la Mer des Joyaux, « une île appelée Muraille d'Or; elle est toute recouverte d'un sol d'or; elle est habitée par des démons effroyables d'aspect et de grande puissance ». J'ai réuni dans la note attachée à ce passage les textes parallèles tirés du *Rāmāyaṇa*, de la *Rāmāyaṇamañjarī*, et du *Hari-vamśa*. La recension de Bombay porte : « l'île de Java ornée de sept royaumes, et l'île Or-Argent, parée de mines d'or ». La recension bengalie transforme l'île de Java en *Jaladvīpa* « l'île de l'eau » et continue : « et aussi Or-Argent, et encore *Gaṇadvīpa* ». Kṣemendra, dans son abrégé, résume ainsi : « les Montagnes du Jambudvīpa

jusqu'à la Muraille d'Or qui en fait la limite ». Enfin le Harivamśa qui reproduit l'hémistiche *cd* du texte de Bombay écrit au lieu des deux mots « Or-Argent » (*Suvarṇarūpyaka*), les mots « Muraille d'Or » (*Suvarṇakudṛyaka*). Il est évident que la lecture du Harivamśa et de Kṣemendra est la seule admissible. La mention de l'argent (*rūpyaka*) est d'autant moins explicable que le poète prend soin de spécifier uniquement que l'île possède des mines d'or. La suspicion s'accroît encore du fait que le mot *rūpyaka* n'est attesté dans le Dictionnaire de Pétersbourg que par ce seul passage. *Rūpyaka* sort probablement à l'origine d'une graphie défectueuse de *kudṛyaka*.

Le prétendu Kauṭilya est, par une rencontre piquante et qui en dit beaucoup sur l'âge de l'Arthaśāstra, le seul informateur qui nous apporte des renseignements sur le pays de Suvarṇakudṛyaka. Il le mentionne par trois fois, mais au cours du même chapitre II, 11, 29, le chapitre où il traite des objets de valeur à garder dans le trésor royal; Suvarṇakudṛya est donc un pays d'objets rares et précieux. Le premier des produits de Suvarṇakudṛya est le *tailaparṇika*. Au témoignage d'Amara, II, 6, 131 (Lois, II, 6, 3, 33) le *tailaparṇika* est une variété de santal :

tailaparṇikagośīrṣe haricandanam astriyām.

Le commentateur Kṣīrasvāmin explique que « Tailaparṇa et Gośīrṣa sont les noms de deux montagnes où on trouve ce bois . . . il est tout à fait jaune et froid, à ce qu'on dit ». Sarvānanda a une autre explication : « Les trois termes donnés par Amara désignent chacun une variété particulière de santal. Le *tailaparṇika* est un santal blanc et très froid . . . ; le *haricandana* est jaune et a un parfum de mangue mûre ». A l'hémistiche suivant, toutefois, Amara donne le mot *tilaparṇi* comme un des noms du santal rouge :

tilaparṇi tu patrāṅgam rañjanam raktacandanam.

Et cette fois Kṣīrasvāmin explique : « On l'appelle *tilaparṇi* parce que sa feuille est comme celle du sésame (*tila*); ou bien encore

parce que la rivière *Tilaparnî* est l'endroit d'où il vient. » Le traducteur tibétain de l'Amarakoṣa se contente de transcrire les noms de tailaparnîka et tilaparnî. D'autre part le mont Tailaparnîka et la rivière Tilaparnî n'ont pas encore été retrouvés dans la littérature sanscrite. Enfin, pour accroître l'embarras, Kauṭilya sépare les trois termes qui sont traités comme des synonymes par Amara; il classe le gośīrṣa et le haricandana sous la rubrique du santal; le premier est « couleur cuivre foncé avec une odeur de poisson »; l'autre est « couleur aile-de-perroquet avec une odeur de mangue »; puis il passe à l'agaru, le bois d'aigle; et c'est ensuite qu'il arrive au tailaparnîka dont il désigne plusieurs variétés : l'Asókagrāmika est « couleur chair avec une odeur de lotus padma; le Coṅgaka est « jaune rougeâtre avec une odeur de lotus utpala ou encore couleur pisse-vache »; le Grāmeruka est « onctueux, avec une odeur de pisse de vache; le Sauvarṇakudṛyaka est jaune rougeâtre avec une odeur de citron; le Pūrṇakadvīpaka a une odeur de lotus padma ou bien de beurre; le Bhadrāśrīya, le Pāralauhityaka, une odeur de noix muscade; l'Antarapatya une couleur d'uśīra ». Tous ces noms sont encore autant d'énigmes. Du moins il ressort de ce catalogue que le tailaparnîka était, comme le santal et le bois d'aigle, un bois odorant, et qu'il avait une couleur susceptible d'osciller entre le rouge chair et le jaune citron. Au sujet des qualités propres du tailaparnîka, Kauṭilya se contente d'indiquer : « C'est comme pour le santal et le bois d'aigle. » Il est donc très analogue à l'un et à l'autre. Mais l'un et l'autre nous entraînent loin à l'Est de l'Inde. Pour le santal, j'ai déjà montré que les meilleures espèces croissaient à Macassar et à Timor (*J. A.*, 1918, II, 105-108); on me permettra d'ajouter ici un nouveau témoignage que j'emprunte à MM. Hirth et Rockhill. Dans leur traduction de Tchao Jou-koa, p. 209, ils citent ce passage de Crawford (*History of Indian Archipelago*, I, p. 519) : « En allant vers l'Est à partir de Java et Madura, on trouve le bois de santal en petites quantités dans les diverses îles; plus on avance dans l'Est, plus il est abon-

dant et excellent, jusqu'à Timor où la quantité et la qualité sont de premier ordre ». Pour le bois d'aigle, on sait que le Campá, autrement dit l'Annam, en a fourni de tout temps la meilleure sorte. Il faut espérer que la découverte de nouveaux textes permettra de résoudre l'énigme du tailaparnika et de déterminer son habitat propre.

Le second produit du Suvāṇakudya est le *dukūla*. Le Dictionnaire de Pétersbourg donne ce mot comme un nom de plante, avec une référence au Harivaṁśa 12680 (adhy., 231; Langlois, 226); le poète décrit dans ce passage le palais du roi des démons Hiraṇyakaśipu; le parc réunit les essences les plus belles et les plus odorantes; le *dukūla* y figure non loin de l'agaru, à la suite du *kālīyaka* qui est, lui aussi, un bois des îles, et tout près de ce *tailaparnika* dont nous venons de traiter :

kālīyakā dukūlās ca hīṅgavas tailaparnikāḥ.

Il n'est pas inutile de marquer ici que Kāṭilya nomme le *kāleyaka* comme une des meilleures qualités (*sāra*) du *tailaparnika* et qu'il lui donne expressément pour origine la Terre de l'Or : *kāleyakāḥ svarabhūmijaḥ snigdhapītakāḥ*; la couleur en est d'un jaune onctueux. Secondairement, le nom de *dukūla* s'applique à un tissu fin préparé avec les fibres de la plante *dukūla*; mais, le PW. l'observe avec soin, le mot ne désigne jamais un « tissu de soie » comme on le répète trop souvent. Amara, II, 6, 113, classe le *dukūla* sous la même rubrique que le tissu de lin (*kṣauma*); mais c'est certainement une erreur; le Mahā Bhārata (XIII, 5503, adhy. 111; et 7175, adhy. 151), distingue expressément ces deux tissus. Le *dukūla* figure aussi dans la section des tissus de la Mahā-Vyutpatti (280 [279], 4); le traducteur tibétain se contente de transcrire le mot : *du-ku-la'i-ras*; le traducteur chinois donne 葛布 « étoffe de *ko* »; le *ko* est, d'après Giles, une espèce grimpante de pois (*Pueraria Thunbergiana* Benth.) dont les fibres servent à fabriquer un tissu.

Kauṭilya connaît plusieurs espèces de dukūla : « Le Vaṅgaka est blanc et onctueux; le Pauṇḍraka est foncé et il a le luisant d'une pierrerie; le Sauvarṇakudya est couleur soleil et il a le luisant d'une pierrerie; il est tissé en . . . , en carré, ou en mélange. » Le Vaṅgaka est le dukūla du Bengale; le Pauṇḍraka est celui du Puṇḍravarḍhana, le pays entre le Gange et le Brahmapoutre. Le Sauvarṇakudya reste indéterminé.

Le troisième et dernier article précieux originaire de Suvarṇakudya est la *patrorṇā*. Le mot s'analyse en *patra-ārṇā* « laine de feuilles »; il s'agit donc ici encore d'un produit d'origine végétale. Kauṭilya en énumère trois sortes : « Les patrorṇā sont : la Māga-dhikā, la Pauṇḍrikā, la Sauvarṇakudyakā; elles viennent du nāgavr̥kṣa, du likuca, du bakula et du vaṭa. Celle qui vient du nāgavr̥kṣa est jaunâtre; celle du likuca est couleur épi de blé; du bakula, elle est blanche; le reste est couleur de beurre. Entre toutes la Sauvarṇakudyakā est la meilleure. » Et Kauṭilya ajoute : « Ainsi se trouvent expliquées aussi la soie de cocon et les étoffes de Chine. » Il fait donc entrer dans la même classe que les patrorṇā les soieries de Chine. Les arbres mentionnés n'ont rien de particulier qui précise la localisation. Le Mahābhārata place le patrorṇa (masc.) en tête des étoffes, avant la soie de cocon (*kaśīka*), la mousseline (*aiśīka*), le dukūla, la cotonnade (*kārpāsika*), la toile (*paṭṭa*), le tissu de lin (*kṣauma*) dans un curieux passage (XIII, 5501) sur le châtimement du larcin après la mort. La même épopée connaît aussi *Patrorṇa* comme un ethnique; elle nomme les Patrorṇa parmi les peuples qui viennent apporter leurs hommages à Yudhiṣṭhira, II, 51, 1874 :

Vaṅgāḥ Kaliṅgā Magadhās Tāmraliptāḥ sa-Puṇḍrakāḥ
Dauḍlikāḥ Sāgarakāḥ Patrorṇāḥ Saiśavās tathā
Karṇaprāvaranās caiva.

Les Vaṅga, les Magadha, les Puṇḍraka viennent justement de se rencontrer auprès du Suvarṇakudya; les Kaliṅga, les Tāmralipta

(de Tāmralipti = Tamluk, aux bouches du Gange) nous maintiennent dans la même région, le Nord-Est du continent indien, en nous rapprochant de la mer que bordent les Sāgaraka; les Karna-prāvaraṇa nous mènent sur la lisière de l'Inde outre-Gange; les Dauvālika et les Saiśava sont inconnus par ailleurs. Mais il serait téméraire de faire fonds sur ce texte, car l'édition du Sud, II, 78, 93, lit tout autrement le passage :

*Vaṅkāḥ Kaliṅgā Magadhās Tāmraliptāḥ saPunḍrakāḥ
dukūlaṁ kauśikaṁ caiva patroraṇaṁ caiva Bhārata
upāvrtaṁ nṛpās tasya daduḥ pritiṁ na cāgaman.*

Le patroraṇa ici n'est plus, comme le dukūla et la soie de cocon, que le vêtement caractéristique des rois du Nord-Est, Vaṅga, Kaliṅga, Magadha, Tāmralipta, Puṇḍra. Cette fois le dictionnaire d'Amara et ses commentateurs vont nous aider à préciser le sens. Amara écrit (II, 6, 3, 14) :

*patroraṇaṁ dhautakauśeyaṁ bahumūlyam mahādhanam.
patroraṇa (neutre), soie lavée, article de prix, très cher.*

Kṣīrasvāmin commente : *lakucavaṭāḍipatreṣu krimilālornaḥkṛtaṁ patroraṇaṁ pṛṣodarāditvāt*, « patroraṇa, composé grammatical du type pṛṣodara, est le produit d'une laine bavée par des insectes sur les feuilles de lakuca, de vaṭa, etc. ». Le traducteur tibétain (*manuṣya-varga*, 112) se contente une fois encore de transcrire le mot; son témoignage pourtant n'est pas superflu, au moins pour la seconde partie de l'hémistiche que la plupart des commentateurs traitent comme un ensemble isolé; tel Sarvānanda qui glose : *bahumūlyam yat kim api tan mahādhanam na vastram eva* « tout ce qui coûte cher est un mahādhanam = grand trésor; il ne s'agit pas seulement d'étoffe ». Mais le traducteur tibétain rend ainsi la ligne d'Amara : *pa.tra.urna.dar.gos.bkrus.gos.ḥen.nor.po.ḥen.zes.byā* « patra - urna, étoffe de soie lavée, dénommée grand vêtement, grand trésor ». L'explication de Kṣīrasvāmin prouve que le patroraṇa est ce que nous

appelons d'un terme emprunté à l'Inde le « tussor ». Au jugement de Kauṭilya, le meilleur tussor était fourni par le pays de Suvarṇakuḍya; mais son opinion, énoncée sans justification, ne peut pas encore nous fixer sur le pays qu'il avait en vue⁽¹⁾.

La Br̥hat Samhitā de Varāha Mihira, dans son chapitre de géographie astrologique, XIV, 9, mentionne le vocable Hemakūṭya parmi les peuples et les pays situés au Sud-Est, pêle-mêle avec les Iles des Taureaux, des Cocotiers, du Cuir, les habitants de l'intérieur du Vindhya, Tripurī, les Barbus (Smaśrudhara), les Cous-de-serpent (Vyālagrīva), les Grands-cous (Mahāgrīva), etc. *Hemakūṭya* est la lecture admise par Kern dans son texte; mais en fait, sur ses huit manuscrits, un lit °kūṭā, trois °kutya, un °kuḍya, un autre enfin °kuḍya; c'est la forme adoptée par le commentateur Utpala (x^e siècle) qui précise que c'est un nom de lieu (*sthāna*) et non pas un ethnique. Ici encore, l'analogie de °kūṭa est intervenue comme dans le Niddesa, et elle a entraîné l'éditeur qui plus tard, dans la traduction du même texte (*J. R. A. S.*, n. s. V, p. 83), a préféré la lecture °kuḍya que Parāśara offre également. La suggestion du mot *kūṭa* est d'autant plus forte dans ce cas particulier que ce terme en combinaison avec le nom de l'Or, et spécialement le mot *hema*, sert à désigner une chaîne célèbre dans la géographie épique et pouranique (voir *infra*, p. 44); VarāhaMihira procède avec trop de désordre dans son énumération pour qu'on puisse tirer un parti positif de son texte; l'île des Cocotiers (Nārikela), qui nous est connue par de nombreux témoignages, est l'archipel des Nicobar; et les monts Vindhya sont nommés aussitôt après. En

⁽¹⁾ M. Jogesh Chandra Ray a discuté la question du dukūla et du patrora dans un article du *Journal of the Bihar and Orissa Res. Soc.*, III, 1917, p. 192 et suiv. et p. 314 et suiv. : *Textile Industry in Ancient India*. Malheureusement sa discussion est superficielle, et il est

loin d'épuiser les témoignages. Ses conclusions sont que le dukūla est l'étoffe de lin la plus fine, que le patrora est une soie sauvage naturellement blanche ou susceptible d'être blanchie; il admet avec le commentateur de l'Arthasāstra que Suvarṇakuḍya est le Kāmarūpa, l'Assam.

outre les noms qui encadrent le Hemakudya sont empruntés au folklore géographique et ne comportent aucune précision.

De cette longue enquête sur le pays de la Muraille d'Or, Suvarnakudya ou Hemakudya, il sort bien peu de résultats positifs. C'est pourtant un point gagné que d'avoir établi l'existence réelle de ce pays, et d'avoir réussi à le localiser au Sud-Est de l'Inde, et dans la direction de Java. La géographie chinoise des premiers siècles de l'ère connaît dans la même région un nom de pays qui n'est pas sans analogie avec le Suvarnakudya; c'est le *Kin-lin*. Le premier caractère 金 *kin* désigne l'or; le second est généralement écrit 隣 qui signifie «voisin». M. Pelliot (*B.É.F.E.-O.*, IV, p. 266 et suiv.) interprète «la Frontière de l'Or»; M. Takakusu (*A Record.*, p. 17) avait traduit auparavant «Golden Neighbours». Mais au lieu de *lin* = voisin, certains textes présentent des homophones de sens tout différent 潏 = ruisseau, 遴 = élire. Au lieu de *lin*, on trouve aussi 陳 *tch'en* = étendre. Toutes ces variantes indiquent clairement que la seconde syllabe a une fonction phonétique; les divers caractères *lin* ramènent à une prononciation ancienne *ljian*, et le caractère *tch'en* à *d'ien* qui sont des transcriptions normales de *dya* nasalisé. Si *Kin-lin* répond à Suvarnakudya, *kin* est une traduction du premier terme, et *lin* (*tch'en*) est la transcription partielle du second. Il est inutile de reproduire ici les textes que M. Pelliot a déjà réunis dans son article du *Bulletin*; il suffit d'en résumer les données essentielles. Le *Kin-lin* est situé à l'Ouest du Fou-nan, le long d'une grande baie; la distance entre les deux pays est de plus de 2,000 li. Passé le *Kin-lin*, si on navigue vers le Sud sur plus de 3,000 li, on arrive aux quatre pays qui sont *Pien-teou* (ou *Pan-teou*), *Tou-k'oun* (ou *Tou-kun*), *Kiu-li* (ou *Kiu-ya*) et *Pi-song*. «Pour l'agriculture, ces peuples sont identiques à ceux de Kin-lin. Parmi cette population, il y en a beaucoup qui sont blancs de couleur. *Tou-k'oun* seul produit l'aromate *tsien hiang*.» M. Berthold Laufer, à qui j'emprunte cette traduction du *T'ai-ping houan yu ki* (*J. A.*, 1918, II, p. 26), pense que cet aromate est le bois d'aigle. *Pi-song* pourrait faire penser à

Vesun̄ga, *Tou-k'oun* ou *Tou-kun* à Takkola, d'autant plus qu'un traité chinois de botanique signalé par Laufer (*ibid.*, p. 25, n. 2) décrit un arbre du nom de *tou-k'oun* qui a son habitat en *Kiou-tchen* et *Kiao-tchi* et dont « les fruits . . . sont de la dimension des œufs de poule. Les gens du pays les cueillent et les mangent. Le goût de l'écorce et du noyau ressemble au vinaigre ». Cette description fait penser au nom de la *Pimenta acris*, qu'on a pu proposer (d'ailleurs inexactement, mais en raison de ses caractéristiques) comme un équivalent possible de la plante *takkola*. Mais nous sommes ici sur un terrain glissant où il serait imprudent de s'attarder.

La liste des ports, on serait tenté de dire : l'itinéraire, revient ensuite à l'Inde par Ceylan (Tambapaṇṇi, Taprobane) et la côte occidentale Suppāra (Sopara), Bharukaccha (Barygaza, Broach), Surattha (Surat), et après quelques escales difficiles à identifier sans discussion (mais qui évoquent étrangement le Périple du Rāmāyaṇa, par exemple Aṅgaloka, Taṅgaṇa), aux pays grecs (Yona), à la « Grande Grèce ? » (Paramayona), à Alexandrie (Alasanda). Je passe l'énigmatique Marukantara pour arriver à la liste de « chemins » qui clôt cette nomenclature : « Le chemin des genoux (*janṇu-patha*; mais une variante dit : le chemin de l'or, *suvaṇṇapatha*, et cf. *infra*, p. 47, le *vaṇṇupatha*), le chemin des boucs (*ajapatha*), le chemin des bœufs (*mendhāpatha*), le chemin des piques (*saṅku-patha*), le chemin des parasols (*chattapatha*), le chemin des bambous (*vamsapatha*), le chemin des oiseaux (*sakuṇapatha*), le chemin des souris (*mṛsikapatha*), le chemin des cavernes (*daripatha*), le parcours des joncs (*vettdcāra*). » Cette longue nomenclature de chemins extraordinaires, inconnue jusqu'ici dans la littérature indienne, reparaît pour la plus grande partie dans un des remaniements sanscrits de la Brĥatkathā, le Ślokaśaṅgraha, dont M. Lacôte n'a publié encore qu'une moitié; mais il a donné l'analyse du manuscrit entier dans son bel ouvrage : *Essai sur Guṇāḍhya et la Brĥatkathā*. Le xviii^e chapitre raconte les aventures de Sānudāsa, fils de marchand, héros d'une étonnante série d'aventures maritimes. Après plusieurs

naufrages, Sânudâsa « s'enrôle dans la bande de l'aventurier Âcera qui prépare une expédition à la Terre de l'Or. On traverse la mer, on aborde au pied d'une montagne; on l'escalade en s'accrochant aux lianes; c'est le « chemin des lianes ». Sur le plateau, une rivière qui change en pierre tout ce qui tombe dans son eau; on la franchit en s'accrochant aux têtes des bambous penchés sur les rives; c'est le « chemin des bambous ». Plus loin se présente un étroit sentier entre deux précipices; on fait un feu avec des branches humides; la fumée attire des Kirâta qui viennent proposer des boucs à vendre; les aventuriers montent sur les boucs, animaux au pied sûr, qui seuls sont capables de suivre sans vertige l'étroite arête, « chemin des boucs ». On n'arrive pas au bout sans encombre, car une autre troupe vient en sens contraire; une bataille se livre et la bande d'Âcera passe, après avoir précipité la bande adverse dans les ravins. Sânudâsa commence à s'indigner de la férocité des chercheurs d'or. Puis Âcera ordonne de tuer les boucs et de se vêtir de leurs peaux, la face interne en dehors : de grands oiseaux, prenant les hommes pour des amas de chair fraîche, viendront les enlever et les emporteront dans leur aire; c'est là qu'est l'or! Sânudâsa essaie en vain de sauver le bouc qui l'a porté; ses compagnons sont sans pitié. Tout se passe comme Âcera l'avait annoncé; mais l'oiseau qui emporte Sânudâsa est attaqué par un autre oiseau qui lui dispute sa proie; la peau de bouc se déchire. Sânudâsa tombe dans un étang, au milieu d'une forêt luxuriante. Le lendemain il trouve une rivière dont les bancs sont de sable d'or » (*Essai sur Guṇāḍhya*, p. 175 et suiv.) ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Il pourra être intéressant de lire, en regard de cette liste de chemins effrayants, la description des passes du Pamir, sur la route de la Chine à l'Inde, telle que la traçait un fonctionnaire chinois sous l'empereur Tcheng-tô (32-7 av. J.-C.). Le royaume de *Ki-pin* (Cache-mire et Caboul) avait demandé de re-

prendre officiellement des relations avec le Fils du Ciel; le Conseil était disposé à consentir. Tou Kin intervint. Après avoir exposé les difficultés du voyage à travers le désert de l'Asie centrale « il faut encore passer les Grandes Montagnes du Mal-de-tête, les Petites Montagnes du Mal-de-tête, la Terre Rouge, la Côte de

M. Lacôte a eu la bonté de me communiquer le texte intégral de l'épisode; mais je ne voudrais pas déflorer l'intérêt de son ouvrage en publiant ici ce morceau d'un pittoresque achevé, où l'auteur paraît avoir accumulé à dessein les détails qui donnent une étonnante sensation de couleur locale. Le résumé que j'ai reproduit suffit à prouver la parfaite correspondance du Niddesa et de la Brĥatkathā; la lecture du texte original confirme et complète cette impression. Le « chemin des lianes » est plus exactement le « chemin des baguettes ».

eṣa vetrapatho nāma sarvotsāhaviḡhātakṛt.

« Voilà le Vetrapatha, comme on l'appelle », crie le chef de caravane à ses compagnons. « Prenez solidement en main une de ces baguettes de roseau pour escalader la montagne, une baguette qui soit tendre, compacte, qui ne soit ni desséchée ni défectueuse; le fou qui s'appuierait sur une baguette différente marche à son trépas. »

*etās ca komalāḥ sthūlāḥ śoṣadoṣādivarjītāḥ
hastair vetralatā gādham ālambyātrohataśālam
latām anīdrśīm mohād yaḥ kaścid avalambate
pramīto himavaty asmin sa prayāti pardm̐ galim̐.*

Vetralatā n'est pas une liane, mais une baguette de roseau « un jonc » comme nous disons, et plus exactement encore une « canne

la fièvre; les hommes prennent la fièvre, perdent leurs couleurs, souffrent de la tête, ont des vomissements; les ânes et le bétail ne valent pas mieux. Et aussi il y a trois tourbillons bordés de rochers le long desquels le sentier n'a que seize ou dix-sept pouces de large sur une longueur de quelque trente li, au-dessus d'un abîme profond à faire peur; les voyageurs, qu'ils soient à pied ou à cheval, sont tous attachés et menés un par

un avec des cordes. Au bout de 2,000 li et plus, on arrive aux Passages Suspendus, quand la moitié du bétail a déjà péri en tombant dans le gouffre, réduit en pièces par la chute. Les hommes perdent prise, sont incapables de se porter mutuellement secours». (*Annales des Premiers Han*, chap. 96; d'après la traduction de Wylie, *Journal of the Anthrop. Inst. of Great Britain and Ireland*, vol. X, 1881).

de jonc »; c'est le synonyme de *vetrayaṣṭi*, par exemple Pañcatantra, I, 1, où Piṅgalaka, voyant arriver Damanaka en visite, dit à l'huissier (*dvāḥstha*) : « Écarte ta canne de jonc (*apasdryatām vetralatā*) ». La canne de jonc était l'insigne de l'huissier et lui servait à barrer le passage. Il ne s'agit pas de « s'accrocher » mais de s'appuyer. C'est donc exactement le Vettādhāra ou Vettācāra du Niddesa.

Le « chemin des bambous » appelé *Vamsapatha* dans le Niddesa, porte le nom de *Venupatha* dans le Slokasamgraha.

Eṣa venupatho nāma mahāpathavibhīṣanaḥ . . .

Veṇu est le synonyme de *vamśa* et le poète emploie selon l'occasion ces deux termes :

*vamśān paśyatha yān asyāḥ parasmīn saritas taṭe
arvākkūlam nudaty etān paṭur paratātānilaḥ
eṣān anyatamañ gādhañ grhṇīdhvañ maskarañ karañ
vāte maniharatān yāte maskarāt tuṅgatām gatāt
parasmīn apagāpāre śanakair avarohata*

« Voyez ces bambous (*vamśa*) que sur le bord opposé de ce courant le vent de l'autre rive agite vers cette rive-ci . . . Quand le vent soufflera doucement, et que les bambous se dresseront, prenez solidement en main un de ces bambous et vous descendrez sur l'autre rive. »

La rivière à traverser par ce moyen, c'est une rivière pétrifiante. « N'y touchez pas ! l'insensé qui y touche se change en pierre. »

mūḍhaiḥ spr̥ṣtam idaṁ yair yaiḥ te te pāṣaṇatām gatāḥ

Nous avons déjà rencontré dans le Saddharmasmṛtyupasthāna sūtra « la rivière qui donne des pierres; tout ce qui y tombe, que ce soit plante, arbre, être vivant, animal, oiseau, devient sur le champ de la pierre. Sur les deux bords de cette rivière les roseaux appelés *kīcaka* s'entrechoquent quand le vent les agite » (*J. A.*, 1918, II, p. 54). J'ai déjà signalé aussi (*ibid.*) le passage parallèle

du Rāmāyaṇa; qu'on me pardonne de le transcrire encore une fois ici, à cause de sa parfaite concordance avec la Brĥatkathā :

*taṁ tu deśam atikramya śailodā nāma nimnagā
ubhayos tīrayos tasyāḥ kīcakā nāma veṇavaḥ
sā na śakyā tarituṁ hi nādī paramadurgamā
tasyāḥ spr̥ṣṭvāiva salilam naraḥ śailo 'bhijāyate
te 'pi tīragatās tasyā nadyāḥ kīcakaveṇavaḥ
samāgacchanty ayaṭnena saṁgamam ca parasparam
te nayanti param tīram siddhān pratyānayanti ca*

(Rāmāy., IV, 44, 76-78 G; 43, 37 B.)

« Passé ce lieu, on trouve la rivière des Eaux-de-pierre. Sur ses deux rives sont les bambous appelés kīcaka. C'est une rivière farouche, et qu'on ne peut traverser, car l'homme qui touche l'eau se pétrifie. Et ces bambous kīcaka qui poussent sur ses bords se mettent sans effort en contact entre eux, et ils portent et reportent d'une rive à l'autre les Saints. » Le Mahā Bhārata se contente de rappeler (II, 51, 1858) :

*śailodām abhito nadīm
ye te kīcakaveṇūdām chāyām ramyām upāsate*

« Ceux qui, auprès de la rivière des Eaux-de-pierre, habitent l'ombrage plaisant des bambous kīcaka. » Mais le plus inattendu des rapprochements, c'est celui que fournit Ptolémée. Il a recueilli le témoignage unanime (συνιστορούντων) et les confirmations ultérieures (προσομολογούντων) de ceux qui ont navigué vers l'Inde, qui y ont résidé longtemps, et aussi des voyageurs venus de là-bas; il a pu s'informer auprès d'eux « sur l'Inde, province par province (ἐπαρχία) en détail, et aussi sur ce qui est plus avant dans l'intérieur de la contrée jusqu'à la Presqu'île de l'Or et ensuite jusqu'à Kattigara. « Ils disent que par delà les Sinai il y a encore le pays des Sères et leur capitale, et que plus au Nord est une terre inconnue qui a des étangs marécageux où poussent de grands ro-

seaux si étroitement rapprochés. (*συνεχεῖς*) qu'on s'y tient pour passer jusqu'au bord opposé (*ὥς τε ἐχομένους αὐτῶν ποιεῖσθαι τὰς διαπεραιώσεις*); et aussi qu'il y a là un chemin qui va non seulement à la Bactriane par la Tour-de-pierre, mais encore à l'Inde par Palimbothra » (I, 17, 41). Il semble qu'on trouve ici le germe de la légende que l'imagination hindoue a transformée à sa manière; les marécages du Lob-nor que longeait la route ouverte par les Han à travers la Sérinde vers les pays de l'Occident avaient bientôt passé, par les récits merveilleux des caravanes, dans le folklore du monde hellénique et du monde hindou. Dans l'Inde, on eut vite fait de les mettre en rapport avec la rivière dont Ctésias et Mégasthène avaient entendu parler dès le iv^e et le iii^e siècle av. J.-C., sur laquelle rien ne pouvait flotter; tout y coulait à pic. Le nom de Sillas ou Silias que lui donne Mégasthène ramène directement à *śilā* « pierre », d'où le dérivé *śaila* de même sens, combiné avec *uda* « eau » dans le nom sanscrit de la rivière Sailodā; la forme Sidē chez Ctésias montre par la substitution du *d* à *l* l'intervention d'un conteur iranien.

Les indications données par les textes sur le cours de la Rivière-aux-Pierres prouvent bien que la légende, dans l'Inde comme dans le monde hellénique, a son point de départ ou d'attache en Asie centrale. Le Mahā Bhārata (II, 5, 1858) d'accord avec le Rāmāyaṇa (IV G 44, 76, B 43, 37) et avec le Saddharmasmṛtyupasthāna Sūtra (*Pour l'Hist. du Rām.*, p. 54), place la Sailodā entre le mont Meru et le mont Mandara, dans le voisinage des Khasa, des Pārada, des Kulinda, des Taṅgaṇa qui sont tous des peuples himalayens. Le Mandara est, nous l'avons vu plus haut, la chaîne qui borde le Haut-Iraouaddy; le Meru paraît être en gros le Pamir. Selon le Matsya P. (120, 19-23) la Śailodā naît au mont Aruṇa, à l'Ouest du Kailāsa, et elle débouche dans la Mer Occidentale. Selon le Vāyu P. (47, 20-21), elle sort d'un étang du même nom situé au pied du mont Muñjavat; elle coule entre le Cakṣus et la Sītā et atteint l'Océan Salé. Le Cakṣus n'est qu'une

altération graphique admise dans l'usage du nom de l'Oxus : Vakṣu (pour la confusion graphique de *c* et *v* aboutissant à des doublets, cf. *supra*, p. 24, *Vilatā* issu de *Cilāta*, et les *Béseidai* de Ptolémée [VII, 2, 15] en face des *Sésatai* du Périple). La Sītā est le Tarim. La Śailodā doit donc être la rivière de Khotan; les pierres qui ont valu à la Sailodā son nom seraient les cailloux de jade. La légende des objets métamorphosés en pierre au contact de l'eau serait née des figures taillées dans le jade et transportées au loin par le commerce.

Je ne puis m'empêcher de suggérer ici une possibilité qui me paraît atteindre le degré du probable. Le nom du kīcaka paraît dans la littérature épique comme un terme nouveau, associé à la merveille de la rivière Śailodā : *kīcakā nāma veṇavaḥ* « les bambous qui ont nom kīcaka » dit expressément le Rāmāyaṇa. On sait que quand l'émissaire chinois Tchang Kien arriva au pays de Ta-hia (Bactriane), il fut surpris d'y voir des cannes en bambou de Kioung et des étoffes de Chine, c'est-à-dire du Sse-tchouan. M. Laufer qui a écrit une remarquable discussion sur les « cannes de bambou de Kioung » (*Sino-Iranica*, p. 535) semble avoir établi qu'il s'agit du bambou carré (*Bambusa* ou *Phyllostachys quadrangularis*) qui pousse au Kouang-si et au Sse-tchouan. Si le bambou était un article régulier de commerce entre la Chine et le monde indien, il ne serait pas surprenant que le nom ait passé avec l'objet. Le nom du bambou en chinois est 竹 *tchou* dont la prononciation ancienne est *tchōk* (*cōk*). La syllabe *ki* s'applique à tant de caractères en chinois qu'il est impossible d'y faire un choix qui ne soit pas arbitraire; on aurait une combinaison (le bambou *ki*) dont kīcaka serait la transcription sanscrite. Amara (II, 4, 161; *Lois*, II, 4, 5, 27) définit d'une manière générale :

kīcakā veṇavas te syur ye svananty aniloddhutāḥ

« Les kīcaka sont cette espèce de bambous qui rendent des sons quand le vent les secoue. » Kṣīrasvāmin essaie à sa manière d'expli-

quer le mot par une racine verbale : *kīti cakati kīcakāḥ | kīceti kāyati vā* ; le nom est *kīcaka* parce qu'il tremble en faisant le son *ki* ; ou bien il rend le son *kīca*. Sarvānanda propose une autre étymologie : *ye kītādibhiḥ kṛtarandhrapaṅktayo veṇuvāḥ śabdān kurvanti te kīcakāḥ* « les roseaux qui ont une série de trous perforés par les insectes, etc. et qui rendent des sons sont des *kīcaka* ». Il semble rapprocher *kīcaka* de *kīṭa*, insecte. Mais Kālidāsa qui semble se plaisir à l'évocation de ces roseaux mélodieux les associe à l'Himālaya et aux Kinnara dès les premiers vers du Kumārasambhava (I, 8) où il décrit le mont sacré dont Pārvatī est la fille :

*yaḥ pūtrayan kīcakarandhabhāgān
darīmukhotthena samīraṇena
udgāsyatām icchati kinnarāṇām
tānapradāyitvam ivopagantum*

« Il remplit les trous creusés dans les *kīcaka* avec l'haleine sortie des bouches de ses cavernes, comme s'il voulait donner le ton aux Kinnara prêts à chanter. »

Les Kinnara, à la tête de cheval (Aśvamukha), chanteurs au service des dieux, sont régulièrement placés à l'Extrême-Nord, entre l'Himalaya et le Hemakūṭa; Bāṇa, qui vivait à la cour de Harṣa quand les relations entre l'Inde et la Chine étaient le plus actives, écrit dans sa Kādambari (p. 136, éd. Peterson) : « Pas très loin d'ici (du pays des Kirāta au chignon d'or et de leur capitale Suvarṇapura, la ville de l'Or, où se place l'épisode), au Nord de ce continent qui est le Bhārata (Inde), dans le continent qui porte le nom des Kimpuruṣa (= Kinnara) se trouve le mont Hemakūṭa (*īś ca nātīdūre tasyāsmād bhāratavarṣād uttarenānantare kimpuruṣa-nāmni varṣe varṣaparvato hemakūṭo nāma nivāsah*). Et au témoignage de ce même Bāṇa, pour atteindre et subjuguier le Hemakūṭa, Arjuna avait dû d'abord traverser tout l'empire de Chine (Harṣacarita, éd. Kane, p. 59 : *Pāṇḍavaḥ saṃyasāci Cīnaviṣayam atikramya . . . Hemakūṭaparvatam parājaiṣṭa*).

Le chemin des oiseaux (*śakuṇapatha*) mentionné dans le Niddesa n'est pas désigné en termes exprès dans le Ślokaśaṃgraha, mais il y est clairement décrit; il s'agit du procédé qui consiste à se laisser enlever par un oiseau de grande taille pour se faire transporter à un endroit inaccessible; les Aventures de Sindbad le Marin, dans les *Mille et une Nuits*, en donnent une application célèbre qui pourrait bien remonter en dernière analyse au récit de la Brāhmkathā. Marco Polo et Nicolo Conti ont encore recueilli cette fable au sujet des mines de diamant du Dekkhan dans l'Inde même.

J'ai laissé de côté le chemin des béliers (*meṇḍhapatha*), le chemin des piques (*śaṅkupatha*), le chemin des parasols (*chattapatha*), le chemin des souris (*mūśikāpatha*), le chemin des cavernes (*daripatha*). Il est probable que ces noms font allusion à des épisodes du même récit. Le chemin des béliers peut se référer à cette partie du récit où les voyageurs se cachent dans la peau retournée de leurs montures éventrées pour attirer les carnivores volants. Le chemin des piques peut se référer aux bambous taillés en pointe (*kunta*) dont les marchands s'arment avant de s'engager sur le sentier de chèvres et qui leur servent à précipiter dans l'abîme la caravane venant en sens inverse; c'est là du moins le sens le plus probable, puisque *śaṅku* signifie un piquet, un pal, un javelot. Le sens du mot *chatta* dans *chattapatha* est trop incertain pour tenter utilement une conjecture. Le *daripatha* «chemin des cavernes» semble être encore rappelé par allusion quand le poète décrit les grands oiseaux qui accourent, comme le rokḥ de Sindbad :

pakṣavanta ihādhryā daridāritacaṇcavaḥ

«on aurait dit des montagnes qui auraient gardé leurs ailes, avec des cavernes qui se creusaient en becs.»

Le *mūśikāpatha* seul manque totalement au Ślokaśaṃgraha.

Il est assez singulier de retrouver deux de ces noms pittoresques, et justement deux noms voisins, dans la tradition grammaticale.

Patañjali, commentant le sūtra V, 1, 77 de Pāṇini : *uttarapathe-nāhṛtaṃ ca*, cite un vārttika de Kātyāyana :

ajapathaśaṅkupathābhyām ca

« aussi dans le cas (d'une personne qui passe) et aussi d'une (marchandise qui est importée) par l'ajapatha ou le śaṅkupatha (on forme le dérivé *ajapathika*, *śaṅkupathika*) ». Qu'il s'agisse de marchandises, le fait est prouvé par l'exception qui suit :

madhukamaricayor aṇ sthālāt.

« pour le madhuka et le marica (importés par la voie) de terre l'adjectif dérivé avec *sthala* est *sthālapatha* ». Le madhuka, au neutre, est généralement le bois de réglisse (*abrus precatorius*), répandu dans l'Inde entière, plaines et hauteurs, et qui ne peut être par conséquent un objet d'importation dans ce pays; c'est aussi l'étain, au témoignage de Hemacandra, de Halāyudha, du Medinî kośa, quoique Amara ne mentionne pas cette signification; l'étain venait essentiellement de la région malaise, comme il continue à en venir. Le marica est le poivre noir (*piper nigrum*), tout différent du poivre long; « le poivre noir est répandu dans tous les pays des Barbares du Sud, Kiao-tche (Tonkin), Yunnan, etc. » (Li Chi-tchen, cité par Laufer, *Sino-Iranica*, p. 375); Tchao Jou-koa (Hirth-Rockhill, 222) dit que le poivre noir vient en Chine de Java et que celui de Sunda (Sin-t'o) est le meilleur de tous. Avec ces deux articles, nous retrouvons donc ces Pays de l'Or (Suvarṇa-bhūmi) où la caravane de la Brhatkathā cherchait à pénétrer par l'Ajapatha et toute cette série formidable de routes.

L'Ajapatha et le Śaṅkupatha figurent encore dans le Gaṇapāṭha sur Pāṇini, V, 3, 100, *devapathādibhyaś ca*; c'est un *dhṛtigaṇa*, et par conséquent le dénombrement n'est pas exhaustif : *deva°*, *haṁsa°*, *vāri°*, *ratha°*, *sthala°*, *kari°*, *aja°*, *rāja°*, *śata°*, *saṅku°*, etc. Candragomin a dans sa grammaire introduit les deux vārttika : IV, 1, 89 *ajasaṅkūttaravārijāṅgalakāntārādīnāhṛte ca*; 90 *sthālādīnā°*; 91 *madhuka-*

maricayor un. Quant à la règle *devapathādhīhyaś ca*, il ne l'a pas maintenue dans sa grammaire; il s'est contenté de la reléguer dans son Commentaire sur IV, 3, 78, *ive saṃjñāpratīkrtyoh* (= Pāṇini, V, 3, 96 et 97):... *tathā devapatho hamsapatha ity evamādiṣu vyavasthitabdhāṣayā ko na bhaviṣyati*.

Le *vettācara* ou *°cāra* et le *saṅkupatha* paraissent encore associés en couple dans d'autres textes de la littérature bouddhique palie. Le Milinda lui-même les mentionne, avec l'*ajapatha*, p. 280 : « C'est comme un homme sans fortune, en quête de fortune, à la recherche de la fortune, qui s'en va par le chemin des boucs, le chemin des piques, le chemin des joncs (*yathā puriso adhano dhanatthiko dhanapariyosanāṃ caramāno ajapatham saṅkupatham vettapatham gacchati*). » Dans le Tittirajāṭaka (*Jātaka*, III, 541), le tigre expliquant au lion les raisons de sa méfiance contre un individu suspect, lui dit : « Il a couru le pays de Kālīṅga, il a fait le métier de banyan, il a couru le parcours des joncs et le chemin des piques (*cinṇā kālīṅgā caritā vaṇṇijjā vettācāro saṅkupatho pi cinṇo*). Le commentaire explique *saṅkupatha* par *khāṇukamagga* « le chemin des pieux ». Mais le texte le plus curieux se rencontre dans le Vimāna vatthu, LXXXIV. Des marchands du pays d'Āṅga et de Magadha, se dirigeant vers le Sindhu-Sovīra, se perdent dans le désert « au milieu du chemin des sables » (*vaṇṇupathassa majjhe*, cf. le *jaṇṇupatha*, *supra*, p. 37). Un Yakṣa leur apparaît et leur dit : « Vous allez, pour faire fortune, de l'autre côté de l'Océan, dans du sable comme celui-ci, au parcours des joncs, au chemin des piques, aux rivières, aux passages difficiles des montagnes, en des terres lointaines (*pāraṃ samuddassa imaṃ ca vaṇṇuṃ vettācaraṃ saṅkupathaṃ ca maggaṃ nadiyo pana pabbatānaṃ ca duggā puthuddisā gacchatha bhogahetu*). Ici les chemins extraordinaires sont une fois de plus placés au delà des mers, comme dans le Niddesa et le Milinda. D'ailleurs, dans le Jātaka aussi, ils se trouvent rattachés à la mention du Kālīṅga, le pays où l'on s'embarquait pour gagner les Contrées de l'Or.

Les Purāṇa ont, eux aussi, enregistré quelques souvenirs, bien

vagues, de cette liste. Le Matsya P. (115, 56) décrivant le cours des sept fleuves que forme en tombant du ciel la Gaṅgā céleste résume ainsi le cours de la Nalinî :

- 56 *tatas tu Nalinî cāpī prācīm eva diśāṃ yayau*
Kupathān plāvayanti sā Indradyumnasarāṃsy api
 57 *tathā Kharapathān deśān Vetrāsaṅkhapathān api*
madhyenojjānakamarūn Kuthaprāvaraṇān yayau
 58 *Indradvīpasamīpe tu praviṣṭā lavanodadhim*

Le Vāyu P. (47, 54 et suiv.), a les mêmes vers, mais avec des variantes : *Apathān* au lieu de *Kupathān*°; *saro' pi ca* au lieu de *sarāṃsy api*; *Indra Śaṅkupathān* au lieu de *vetraśaṅku*°; *madhyenodyānamaskarān* au lieu de *°ojjānakamarūn*. Ainsi la Nālinî, en se dirigeant vers l'Est, arrose le pays des Mauvais-Chemins (ou Sans-Chemins) et aussi les étangs (ou l'étang) d'Indradyuma, et puis le pays des Chemins-de-Mulets, et le pays des Chemins-des-Joncs (ou Chemins-d'Indra) et des Chemins-de-Coquillages (ou Chemins-des-Piques); elle passe par les déserts d'Ujjānaka (ou les Bambous-des-Jardins) par les Kuthaprāvaraṇa, et dans le voisinage du continent d'Indra, elle entre dans l'Océan de Sel. La Nālinî est, à partir du Gange qui débouche dans la mer du Sud (*dakṣiṇodadhi*) et en se dirigeant vers le Nord, le second des trois fleuves qui coulent vers l'Est. Il est singulier que le Matsya ait gardé la bonne lecture dans le cas du Vetrapatha, altéré par le Vāyu en Indrapatha, et que le Vāyu d'autre part ait préservé la bonne lecture Śaṅkupatha, altérée par le Matsya en Śaṅkhapatha. Le Kharapatha « Chemin-des-Mulets », vient se ranger naturellement à côté de l'Ājapatha et du Menḍhapatha de nos textes. La mention de l'Indradyumnasaras indique dans quelle région les deux Purāṇa localisent ces peuples. Le Mahā-Bhārata, en effet, raconte (I, 119, 4639), que Pāṇḍu, après sa renonciation, va de sa capitale (Delhi) aux monts Nāgasata, de là au Caitraratha, traverse ensuite le Kālakūṭa, le Himavat, le Gandhamādana; il se rend ensuite au lac Indradyumna, franchit le

Hamsakûṭa, et arrive au Mont Śataśṛṅga. Le Harivaṃsa (8993) place aussi le lac d'Indradyumna dans le voisinage du Hamsakûṭa. Le Mahā Bhārata a conservé une légende sur l'origine de ce lac (III, 199, 13337); les innombrables vaches offertes par Indradyumna aux brahmanes comme salaire l'auraient creusé en passant dans l'eau qui accompagnait les donations. C'est évidemment dans l'Asie Centrale que les indications des Purāṇa et de l'épopée nous conduisent; le désert traversé par la Nalinî serait le Taklamakan. La fantaisie ici confine de près à la réalité.

La parenté des textes que je viens de comparer : Niddesa et Brĥatkathā, ressort avec une clarté plus décisive encore si on rapproche le Niddesa d'autres récits merveilleux qui ont tiré parti des mêmes données. Je prendrai pour servir de contre-épreuve un texte bouddhique, le délicieux roman d'aventures que le Divyāvadāna (VII) nous a conservé, le Supriyāvadāna. Avant d'atteindre la cité magique, Supriya doit traverser des contrées, des montagnes, des mers où sont accumulés les périls et les difficultés; je n'en retiens que les traits communs avec les étapes de nos deux textes. Dans la forêt du Cuivre (*Tāmrātavi*) réside le Serpent Yeux-de-Cuivre (*Tāmrākṣa*); au-dessus de lui se trouve un bouquet de bambous (*veṇuḷguma*); dans ce bouquet de bambous, une grande roche (*aśmaśilā*); il faut la déplacer par de vigoureux efforts, et alors s'ouvre une caverne (*guhā*); dans cette caverne pousse une herbe magique. . . Plus loin il y a sept montagnes couvertes de bambous à épines (*kaṇṭakaveṇu*); une de ces montagnes est la montagne aux trois piques (*Tri-śaṅku*); elle est hérissée d'épines bien pointues; il faut s'attacher aux jambes des liens de jonc (*vetrapāśa*). . . ; puis la Montagne glissante qu'il faut escalader avec des milliers de piques en fer (*ayaskīlānām koṭyā*). . . Toutes ces épreuves surmontées, « tu verras alors devant toi une contrée où la terre est d'or (*sauvarṇabhūmim prthivīpradeśam*) où vit une population florissante et prospère ». Mais, au delà, nouveaux dangers, entre autres trois montagnes qui s'élèvent, s'abaissent, et qu'on ne peut esca-

lader qu'avec une échelle de jonc (*vetraśiṭṭā*). L'histoire de Sudhana Kumāra, dans le même recueil (*Divyāv.*, XXX) rappelle aussi par quelques traits nos deux itinéraires. Le héros doit, au nord de l'Himālaya, franchir sept montagnes : « Au mont Khadiraka, l'entrée, c'est une caverne (*guhā*); au mont Ekadhāraka, c'est des piques (*kīlakāḥ*); au mont Vajraka, c'est par le roi des oiseaux (*pakṣirājena*) qu'on pénètre. » Dans ce dernier cas, l'auteur suppose son lecteur assez familier avec ce genre d'histoires pour se contenter d'une simple allusion. Mais nulle part, autant que je sache, dans le monde de la fiction hindoue, on ne trouvera un ensemble de traits identiques qu'on puisse mettre en parallèle avec la fin de la liste du Niddesa, comme nous avons pu le faire avec l'Abrégé de la Brhatkathā.

Parvenus au terme de cette étude, nous pouvons en dégager les conclusions :

1° L'exactitude de Ptolémée, la véracité de ses informations sur l'Inde Transgangétique sortent définitivement établies par le témoignage concordant du Mahā Niddessa. La science grecque sur le point de s'éteindre manifeste encore chez ce grand mathématicien le goût des faits précis qui lui assigne une place hors ligne dans le monde antique.

2° L'accord de Ptolémée avec le Mahā Niddesa pose, et résout aussi sans doute, le problème de la date qu'il faut fixer pour ce commentaire. Le passage que nous avons discuté est garanti par sa répétition dans le même texte; il ne se présente aucun motif de suspecter une interpolation. L'état des connaissances maritimes qu'il suppose ne convient guère qu'à une époque voisine de Ptolémée. Vers la fin du 1^{er} siècle de l'ère, Pline et le Périple ne savent pratiquement rien sur l'Extrême-Orient; les marchands qui fréquentaient alors Barygaza et Muziris n'avaient pas encore pu recueillir dans ces ports fréquentés des renseignements sur la navigation à l'est de l'Inde; on se demandait encore si Taprobane était

une île ou un continent relié à l'Afrique. Après Ptolémée, aucun texte, ou grec ou indien, ne vient s'ajouter soit à Ptolémée, soit au Niddesa. Cosmas qui revendique le titre d'Indikopleustês, au début du vi^e siècle, connaît bien la côte occidentale et Ceylan; il ne sait plus rien sur le monde au delà. Pour l'Inde, d'autre part, les magnifiques découvertes épigraphiques qui ont marqué la fin du xix^e siècle et surtout le travail des explorateurs français en Indochine ont révélé l'expansion de la culture sanscrite dès le iii^e siècle dans des contrées que le Niddesa ignore, Cambodge, Champa, Bornéo, et qu'il n'aurait pu négliger de mentionner dans sa liste des ports de commerce s'il les avait connus. Au i^{er} siècle de l'ère, il est presque certain qu'un auteur écrivant dans l'Inde n'aurait pu dresser la liste des ports d'Extrême-Orient telle que nous la lisons dans le Niddesa; après le iii^e siècle, la liste aurait dû nécessairement s'allonger de mentions nouvelles sur des contrées plus lointaines. La date de cette liste, et par conséquent de l'ouvrage qui la contient, vient donc se placer entre la fin du i^{er} siècle et la fin du iii^e. Or le Niddesa est tenu pour un texte canonique; l'Église bouddhique de langue palië, l'École des Theravâdin, n'a jamais mis en doute son caractère sacré. Le canon pali n'aurait donc pas été constitué avant le iv^e siècle de l'ère. L'accord partiel, mais frappant, de certains noms dans la liste du Niddesa et dans une liste analogue du Milinda entraîne pour ce dernier texte une date à peu près identique.

On est surpris de constater que, dans ce périple qui s'étend de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident, la côte orientale de l'Inde ne figure absolument pas. Il y aura peut-être là un indice pour déterminer la région où le Niddesa a été composé.

3° Enfin la concordance entre la liste des routes extraordinaires par où s'achève ce périple et l'épisode inséré dans le Résumé (Ślokaśaṃgraha) de la Brĥatkathā pose aussi le problème de la relation entre ces deux textes. La légende conservée par les Brĥatkathā cachemiriennes fait vivre Guṇāḍhya, l'auteur du recueil primitif, à

la cour du roi Sâtavâhana, autrement dit dans les deux premiers siècles de l'ère. Les Sâtavâhana étaient les maîtres intermittents des ports de la région de Bombay, que les Kṣatrapa plus septentrionaux leur disputaient. Et c'est de ces ports, en particulier de Sûrpâraka, j'espère le démontrer plus tard, que les bateaux des marchands hindous faisaient voile vers les Pays de l'Or, *via* Ceylan, en laissant précisément de côté le littoral oriental de l'Inde, tout comme fait le catalogue du Niddesa. Si Guṇāḍhya vivait à la cour des Sâtavâhana, à Pratiṣṭhâna (Paithana), leur capitale, il a pu facilement recueillir les histoires merveilleuses des premiers navigateurs qui avaient exploré la Terre et les Iles de l'Or. Or Guṇāḍhya « est le troisième de la triade épique » (Lacôte, *Essai sur Guṇāḍhya*, p. 10); sa Brhatkathā, dans la critique littéraire de l'Inde va de pair avec le Mahā Bhārata et le Rāmāyaṇa. Nous avons montré (*J. A.*, 1918, II : *Pour l'Histoire du Rāmāyaṇa*) que le compilateur d'un sūtra, autrement dit d'un texte qui se présente comme la parole authentique du Bouddha, n'avait pas dédaigné d'emprunter à Vālmiki la description d'un vaste périple qui embrassait le monde entier. On ne saurait donc être surpris si l'auteur d'un simple commentaire a pu emprunter une partie d'un autre périple à l'émule de Vālmiki, Guṇāḍhya. Ainsi l'histoire du développement des connaissances géographiques donne aux recherches sur l'histoire de la littérature indienne une méthode nouvelle qui permet d'espérer d'utiles résultats.

TEXTES.

I. MAHĀNIDDESA.

A. — P. 154 : Atha vā kāmataṇhāya abhibhūto pariyādinnaṭṭo bhoge pariyesanto nāvāya mahāsamuddaṃ pakkhandati, sītassa purakkhato, uṇhassa purakkhato, daṃsamakasavātātapasirimsapasamphassehi rissamāno

khuppiśāya pīṣyamāno Gumbhaṃ (*S* Gumbhaṃ) gacchati, Takkolaṃ g°, Takkasilaṃ g°, Kālamukhaṃ g°, Maraṇapāraṃ (*B* Purapuraṃ; *S* Parammukhaṃ) g°, Vesuṅgaṃ g°, Verāpathaṃ g°, Javaṃ g°, Tamaliṃ (*Si* Kamaliṃ; *B* Tammalim; *S* Tamimuni) g°, Vaṅgaṃ (*Si* Vaṅkaṃ) g°, Eḷavaddhanaṃ (*B* Eḷabandhanaṃ; *S* Jalavanaṃ) g°, Suvannakūṭaṃ g°, Suvāṇṇabhūmiṃ g°, Tambapaṇṇim g°, Suppāraṃ (*B* Suppādaṃ; *S* Suppārakaṃ) g°, Bharukacchaṃ (*B* Vhārūgacchaṃ [?]; *Si* Bharukaṃ; *S* Bharukacchim) g°, Surattaṃ (*Si* Suraddhaṃ; *S* Surattathaṃ) g°, Angaṇekaṃ (*B* Bhaṅgalokaṃ; *S* om.) g°, Gaṅgaṇaṃ (*B* Bhaṅgaṇaṃ; *S* Nagaṇaṃ) g°, Paramagaṅgaṇaṃ (*B* Samatagaṅgaṇaṃ [?] *S* Padapanaṅgaṇaṃ) g°, Yonaṃ (*S* Sotaṃ) g°, Paramayonaṃ (*Si* Pināṃ) g°, Allasandaṃ (*B* Vinakaṃ; *S* Navakaṃ) g°, Marukantāraṃ (*B* Mūlapadam; *S* Mūlapaddam) g°, Jaṇṇupathaṃ g°, Ajapathaṃ g°, Meṇḍhapathaṃ g°, Saṅkupathaṃ g°, Chattapathaṃ g°, Vamsapathaṃ (*Si* Aṃsa) g°, Sakunapathaṃ g°, Mūsikāpathaṃ g°, Daripathaṃ g°, Vettādhāraṃ (*Si* Cettā; *B* *S* Vettācāraṃ) g°; evaṃ pi kissati parikissati parikilissati.

B. — P. 414 : Atha vā rāgasallena otiṇṇo viddho phutṭho pareto samohito samannāgato bhoge pariyesanto nāvāya mahāsamuddaṃ gacchati, sītassa purakkhato uṇhassa purakkhato, dāṃsamakasavātātapasirimsapasamphassehi rissamāno, khuppiśāya miyyamāno (*B* *S* pīṣyamāno) Gumbhaṃ (*Si* Khumbaṃ) gacchati, Takkolaṃ g°, Takkasilaṃ g°, Kālamukhaṃ g°, Maraṇapāraṃ (*B* Parapuraṃ; *S* Parapuraṃ) g°, Vesuṅgaṃ g°, Verāpathaṃ (*B* Vepathaṃ; *S* Veyavaṃ) g°, Javaṃ (*S* Evaṃ) g°, Tamaliṃ (*Si* Tambaliṅgaṃ) g°, Vaṅgaṃ (*Codd.* Vaṅkaṃ) g°, Eḷavaddhanaṃ (*B* Eḷabaddhanaṃ; *S.* Eḷabandhanaṃ) g°, Suvannakūṭaṃ g°, Suvāṇṇabhūmiṃ g°, Tambapaṇṇim (*S* Sampannim) g°, Suppāraṃ (*B* Suppādaṃ; *S.* om.) g°, Bharukacchaṃ (*Si* Bharukaṃ; *S* Bhārūkaccaṃ) g°, Surattaṃ (*Si* Suraddhaṃ; *B* Sudaṭṭhaṃ; *S* Suṭṭhaṃ) g°, Angaṇekaṃ (*B* *S* Aṅgalokaṃ) g°, Gaṅgaṇaṃ (*B* Taṅgaṇaṃ) g°, Paramagaṅgaṇaṃ (*B* otaṅgaṇaṃ; *S* otaṅkanaṃ) g°, Yonaṃ g°, Paramayonaṃ (*Si* Pinakaṃ; *S* Vinakaṃ) g°, Allasandaṃ (*B* Sulaparaṃ; *S* Sulapuraṃ) g°, Marukantāraṃ g°, Jaṇṇupathaṃ (*B* *S* Suvannapathaṃ) g°, Ajapathaṃ g°, Meṇḍhapathaṃ g°, Saṅkupathaṃ g°, Chattapathaṃ g°, Vamsapathaṃ (*Si* om.) g°, Sakunapathaṃ g°, Mūsikāpathaṃ g°, Daripathaṃ g°, Vettādhāraṃ (*B* Vettācāraṃ) g°.

II. MILINDAPANHA.

A. — P. 359 : yathā mahārāja sadbano nāviko paṭṭane suṭṭhu katasuṅko mahāsamuddaṃ pavisitvā Vaṅgaṃ Takkolaṃ Cīnaṃ Sovīraṃ Surattaṃ Allasandaṃ Kolapaṭṭanaṃ Suvāṇṇabhūmiṃ gacchati aññaṃ pi yaṃ kiñci nava-sācāraṇaṃ.

B. — P. 331 : yathâ mahârâja nagaravaddhakî nagaramî mâpetukâmo... nagaramî mâpeyya... atha... Saka-Yavana-Cîna-Vilâtâ Ujjenakâ Bhârûkak chakâ Kâsi-Kosalâparantakâ Mâgadhakâ Sâketakâ Soratthakâ Pâtheyyakâ Kottumbara-Mâdhurakâ Alasanda-Kasmîra-Gandhârâ tam nagaramî vâsâya upagatâ...

C. — P. 327 : sîle patitthito yoniso manasikaronto Saka-Yavane pi Cîna-Vilâte pi Alasande pi Nikumbe pi Kâsi-Kosale pi Kasmîre pi Gandhâre pi Nagamuddhani pi brahmaloke pi... nibbânâm sacchikaroti.

PTOLÉMÉE, VII, 2.

(Traduction de M. Cœdès, dans *Textes d'Auteurs Grecs et Latins relatifs à l'Extrême-Orient.*)

1. L'Inde transgangétique commence : à l'Ouest au Gange; au Nord aux parties déjà étudiées de la Scythie et de la Sérique; à l'Est aux Sinai suivant un méridien tracé de la Sérique au Grand Golfe; au Sud à la mer Indienne et une partie de la mer Prasôdês, laquelle s'étend depuis l'île Menouthias jusqu'au Grand Golfe en suivant une ligne parallèle (à l'équateur).

2. La côte de ce pays a la forme suivante :

Dans le golfe Gangétique après la bouche du Gange nommé Antibolei :
Chez les Airrhadoi :

Pentapolis	150°, 18°;
Embouchure du fleuve Katabêda	151° 20', 17°;
Barakoura, marché	152° 30', 16°;
Embouchure du fleuve Tokosanna.....	153°, 14° 30' ⁽¹⁾ .

3. Dans le pays d'Argyra :

Sambra, ville.....	153° 30', 13° 45';
Sada, ville.....	154° 20', 11° 20';
Embouchure du fleuve Sadas.....	153° 30', 12° 30';
Bêrabonna, marché.....	155° 30', 10° 20';
Embouchure du fleuve Têmala	157° 30', 10°;
Têmala, ville.....	157° 30', 9°;
Cap situé après cette ville	157° 20', 8°;

⁽¹⁾ M. Cœdès a par erreur 15° 30'.

4. Chez les Anthropophages Bésyngéitai dans le golfe Sarabaque :

Sabara, ville.....	159° 30',	8° 30';
Embouchure du fleuve Bésynga.....	162° 20',	8° 25';
Bésynga, marché.....	162°,	9°;
Bérabai, ville.....	162° 20',	6°;
Cap situé après cette ville.....	159°,	4° 40';

5. Dans la Chersonèse d'Or :

Takôla, marché.....	160°,	4° 15';
Cap situé après cette ville.....	158° 40',	2° 40';
Embouchure du fleuve Chrysoana.....	159°,	1°;
Sabana, marché.....	160°,	3° sud ⁽¹⁾ ;
Embouchure du fleuve Palandas.....	161°,	2° sud;
Cap Maleou kôlon.....	163°,	2° sud;
Embouchure du fleuve Attaba.....	164°,	1° sud;
Kôli, ville.....	164° 20',	équateur;
Perimoula.....	163° 15',	2° 20';
Golfe Perimoulique.....	169° 30',	4° 15';

17. Au-dessus du pays d'Argyra, où l'on trouve, dit-on, des mines d'argent, est située la région de Chrysê, voisine des Bésyngéitai, renfermant elle aussi une quantité de mines d'or; et les habitants de cette contrée sont également blancs de peau, velus, difformes et camus.

⁽¹⁾ M. Cœdès a par erreur 2° au lieu de 3°.

NOTA. On trouvera dans une note additionnelle, *infra*, p. 431-432, reproduit et traduit, le commentaire de la Saddhammapajotikā sur le passage du Mahāniddeśa que j'ai discuté dans ce mémoire.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

ÉTUDES ASIATIQUES

PUBLIÉES

À L'OCCASION DU VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

PAR

SES MEMBRES ET SES COLLABORATEURS

TOME SECOND



LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST, ÉDITEUR

MDCCGCCXXV

ADDITION

À L'ARTICLE DE M. SYLVAIN LÉVI.

Depuis que mon article a été envoyé à l'impression, j'ai reçu du Gouvernement siamois, en don gracieux, entre autres textes, le commentaire du Niddesa, la Saddhammappajotikā. Je crois utile de reproduire ici la partie du commentaire qui se rapporte au passage du MahāNiddesa qui sert de base à mon travail.

(I, 347.) — *GumbaMarukantāraṃ catuvisati padāni raṭṭhanāmena vuttāni. Marukantāraṃ gacchatitī vālikakantāraṃ tārakasaṇṇāya gacchati. jaṇṇupathan ti jānūli gantabbamaggaṃ. ajapathan ti ajehi gantabbamaggaṃ. meṇḍapathe pi eso nayo. saṅkupathan ti khāṇuke koṭṭetvā tēhi okkamitabbam khāṇumaggaṃ taṃ tacchamāno pabbatapāde ṭhatvā ayaṣiṅghāṭakaṃ yottena bandhitvā uddham khipitvā pabbate laggāpetvā yottenāruyha vajiraggena lohadandena pabbataṃ vijjhivā khāṇukaṃ koṭṭetvā tattha ṭhatvā siṅghāṭakaṃ ākaṇḍhitvā puna upari laggāpetvā tattha ṭhito cammayottaṃ olambetvā taṃ ādāya otarivā heḷḷhimakhāṇuke sandhitvā vāmahatthena yottaṃ gahetvā dakkhinahatthena muggaraṃ ādāya yottaṃ paharivā khāṇukaṃ miharivā punar abhiruhati etenupāyena pabbatamatthakaṃ abhiruyha parato otaranti purimanayeneva paṭhamam pabbatamatthake khāṇukaṃ koṭṭetvā cammapasibbake yottaṃ bandhitvā khāṇuke vethetvā sayam antopasibbake nisiditvā makkaṭakānaṃ suttavisajjanākāreṇa yottaṃ vinivethetvā otarati. tena vuttaṃ khāṇuke koṭṭetvā tēhi okkamitabbam maggan ti. Chattapathan ti cammachattena vātaṃ gahetvā sakunehi viya otaritabbam maggaṃ. Vamsapathan ti veṇugumbaṃ chedanasatthena chinditvā rukke pharasunā koṭṭetvā maggaṃ karonto veḷuvane nissenim katvā veḷugumbe āruyha veḷum chinditvā aparassa veḷugumbassa upari pātetvā veḷugumbamatthakeneva gantabbam maggaṃ sandhāya vaṇsapathaṃ gacchatitī vuttan ti veditabbam. gavesanto na vindati alābhamūlakam pi dukkham . . .*

De Gumba à Marukantāra, vingt-quatre mots qui sont des noms de pays. *Marukantāra*, c'est la lande de sable. *Jaṇṇupatha*, c'est le chemin où on marche sur les genoux. *Ajapatha*, c'est le chemin où on va sur des boucs. Pour *meṇḍapatha*, même procédé d'explication. *Saṅkupatha*, c'est le chemin où on descend en enfonçant des pieux; pour installer ce chemin, quand on est au pied de la

montagne, on attache un crochet de fer à un lien; on le lance en l'air de façon qu'il s'accroche à la montagne; on grimpe avec le lien; avec une tige de fer qui a une pointe de diamant on fait un trou dans la montagne, et on y enfonce un pieu; une fois là, on tire à soi le crochet, puis on le lance plus haut en laissant retomber le lien de cuir; on le prend en main et on le fixe au pieu inférieur; de la main gauche on prend le lien, de la droite un marteau; on frappe sur le lien jusqu'à ce que le pieu soit arraché; on grimpe encore, et par ce moyen on arrive jusqu'au sommet de la montagne où on enfonce le pieu; on attache le lien à un sac de cuir qu'on fixe au pieu; on s'installe à l'intérieur du sac; à la façon des araignées qui déroulent leur fil, on laisse se dérouler le lien pour descendre. C'est pourquoi il est dit que c'est un chemin où il faut enfoncer des pieux pour redescendre. *Chattapatha*, c'est le chemin où on descend à la manière des oiseaux en se servant d'un parasol de cuir pour recueillir le vent. *Varisapatha*, c'est-à-dire qu'on coupe un bouquet de bambous avec le tranchant d'une épée, on enfonce ces bambous dans des arbres au moyen d'une hache; on se fait ainsi un chemin avec une échelle de bambous; une fois monté dans le bouquet de bambous, on coupe un bambou, on le fait tomber sur un autre bouquet de bambous et on passe ainsi par le haut des bouquets de bambous; c'est pourquoi on donne à ce chemin le nom de *varisapatha*. Mais il a beau chercher, il ne trouve pas; il souffre de ce manque à gagner...

L'auteur de ce commentaire, Upasena, écrit en l'an 26 du règne de Siri Saṅghabodhi [Vijayabāhu I], soit 1080 A. D. On voit par sa description du *saukupatha* qu'il connaissait encore directement ou indirectement, des récits analogues à celui qu'a conservé le *Bṛhatkathā Ślokaśaṅgraha*. L'explication qu'il donne du *chattapatha* ajoute un trait nouveau, et intéressant pour l'histoire du vol; il s'agit clairement de l'emploi du parachute. Son silence sur les derniers termes de l'énumération : *sakunapatha*, *mūsikāpatha*, *daripatha*, *vettādhāra*, prouve non moins clairement qu'il ignorait autant que nous la valeur de ces dénominations.

L'épisode du *Bṛhatkathā-Slokaśaṅgraha* que j'ai analysé sup. p. 37 et suiv. a été depuis publié et traduit intégralement par M. Lacôte dans le troisième fascicule de son édition, XVIII, vi, 423 et suiv.

TABLE

DES MATIÈRES ET DES PLANCHES.

TOME PREMIER.

	Pages.
I. AUROUSSEAU, <i>Deux paons se sont envolés</i>, poème chinois du début du III ^e siècle, traduit et annoté.....	1
J. BLOCH, Le nom du riz.....	37
BONIFACY (Lieutenant-colonel), Une mission chez les Mán (d'octobre 1901 à la fin de janvier 1902).....	49
A. CABATON, A propos d'une langue spéciale de l'Indochine.....	103
E. CHASSIGNEUX, Le canal de Cùu-yên.....	125
G. CŒDÈS, Tablettes votives bouddhiques du Siam (avec 15 planches : I, Buddha assis et moules à Brah Bimb; II, Représentations diverses du Grand Miracle; III, Le Grand Miracle de Ārāvastī; IV-VII, Buddhas assis; VIII, Avalokiteçvara; IX, Buddhas; X-XI, Panthéon mahāyānique; XII-XIII, Buddhas marchant; XIV, Buddhas; XV, Buddha sous l'aspect du Rājādhirāja)....	145
G. CORDIER, <i>Cung oán ngăm khúc</i> , poème annamite traduit et annoté.....	169
P. DEMIÉVILLE, La musique éame au Japon (avec 3 figures de danseurs)....	199
L. FINOT, Lokeçvara en Indochine (avec 10 planches : I-VI, Lokeçvara; VII, Nāk Pān; VIII, Mains et pieds; IX-X, Monuments bouddhiques)....	227
A. FOUCHER, Notes sur l'itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan (avec 3 cartes : I, Vallée de Bāmiyān; II, Kapiça septentrional; III, Itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan).....	257
V. GOLOUBEV, Le Harihara de Mahā Rōsēi (avec 2 planches et 2 figures : pl. I et fig. 1, a et b, Harihara de Mahā Rōsēi; II, Idole khmère).....	285
G. GROSLIER, Note sur la sculpture khmère ancienne (avec 4 planches : I, Buddhas trouvés à Romlok; II, Tête de Buddha et masques en mortier; III, Buddha et divinité; IV, Buddha et buste; fig. 1, Buddha trouvé à Tuol Lān)....	297